

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La civilisation égyptienne
Le vrai problème international
Conversion
En quelques lignes...
Généralités
Radio, l'éléphant
Évitez les contrefaçons

Jean CAPART
Charles d'YDEWALLE
Omer ENGLEBERT
* * *
Henri MASSIS
Comte François de GRUNNE
D^r DENYS GORCE

La Semaine

Tous les yeux sont tournés vers Londres... Il n'a pas fallu moins de douze jours, pour constater officiellement que le Reich a renié sa signature et déchiré un des traités essentiels à l'ordre européen! Quel spectacle que celui de cette impuissance lamentable! Et les essais les moins glorieux sont tentés. On a « offert » à Berlin un retrait « symbolique » de ses troupes! Puis on l'a invité à venir s'expliquer. Il a dit... oui, mais à la condition que l'on discute « alsbald » mes propositions. Devant le refus des Français, Berlin a fait expliquer que cet « alsbald » voulait dire « bientôt » et non pas « immédiatement », malgré ce que prétendent les dictionnaires. Et le maître sophiste, M. von Ribbentrop a été autorisé à débiter d'incroyables sornettes au nom de Hitler, son seigneur et maître, l'homme dont on ne peut nier qu'il possède le génie de la mise en scène et de la propagande. Les discours prononcés par le Fuehrer depuis le 7 mars sont de véritables chefs-d'œuvre dans l'art d'exciter les foules, de susciter cette psychose collective, cette espèce d'envoûtement générateur d'une exaltation morbide qui crée son objet sans grand souci de la réalité. La passion collective qui en résulte est une puissance terrible aux mains de celui qui a su la provoquer...

Et d'autre part, d'éminents (?) juristes alignent à perte de vue des raisonnements (?) et des considérations pour établir des procédures, pour définir les droits que donnent tels articles de tels accords en vertu de tels principes et moyennant telles conditions, etc., etc. Tout cela d'ailleurs n'est que de la très mauvaise littérature. La réalité importante derrière toutes ces tergiversations, tout cet étalage peu reluisant d'un vain formalisme, c'est que le Reich fait la politique de son armée. Il se sait suffisamment fort déjà pour n'avoir rien à craindre...

Il n'y avait qu'un moyen pour contenir le Reich : faire ce que Mussolini fit sur le Brenner quand Hitler projeta d'envahir l'Autriche. Nous ne disons pas qu'il était opportun de faire pareille démonstration le 8 mars, nous soulignons seulement que c'eût été la seule chose efficace en l'occurrence. Le factice d'une construction juridique purement verbale est acquis, et lumineusement, si on peut dire. La réalité s'est vengée. Un système, qui n'était d'ailleurs que logomachie pure, s'est écroulé. Nous sommes de ceux qui pensent que c'est un bien et un grand bien.

* * *

Tout est remis en question. Cela aussi pourrait être un grand bien s'il se trouvait des hommes d'Etat à la hauteur des circonstances. Et en Angleterre surtout! Car si la Grande-Bretagne s'obstine à favoriser la Prusse comme elle n'a cessé de le faire depuis 1919, le pire est à craindre. Le pire, c'est-à-dire une nouvelle tentative prussienne d'assujettissement de tout l'Occident. Puissent les convulsions, que nous espérons bien être les der-

nières, d'un régime politique français qui s'est révélé incapable d'assurer la paix, amener bien vite la réaction nationale postulée par une France forte!

En attendant que la situation se clarifie à Londres — et il n'y a plus qu'à « encaisser l'humiliation... »; en attendant qu'il apparaisse clairement qu'en ce qui nous concerne, nous Belges, il n'y a qu'à faire l'effort maximum dont nous sommes capables pour nous barricader et à tâcher d'obtenir de nos voisins qui ont intérêt à ce que nous restions indépendants et libres un maximum de garanties, en attendant tout cela, bornons-nous à souligner ce que certains augures essaient de faire croire à notre opinion publique. Le *XX^e Siècle* publiait avant-hier ces lignes dont « l'inspirateur » ne se reconnaît que trop facilement :

Devant cette situation, certains sont tentés de préconiser un refus de discuter pur et simple et un repli des Alliés sur eux-mêmes, l'Allemagne étant mise en quarantaine et ses voisins s'unissant étroitement pour que l'envie ne la prenne pas de les envahir. Cette solution est théoriquement possible, mais l'expérience que la France en a faite précédemment devrait l'en détourner définitivement.

Lorsque, par la fameuse note Barthou d'avril 1934, le gouvernement Doumergue a rompu les pourparlers relatifs au désarmement, ses thuriféraires parlèrent aussi de front commun contre celui que l'on appelait le « chien enragé de l'Europe ».

On montrait éloquemment l'avantage que la France aurait à resserrer ses amitiés et à se tenir en contact étroit avec les Alliés de la guerre.

Mais on oubliait, et on est de nouveau près d'oublier, que les autres Etats n'ont pas vis-à-vis de l'Allemagne les mêmes craintes et les mêmes répugnances et que, par conséquent, ils ne suivront pas la France dans une politique négative.

L'accord naval anglo-allemand, consécutif au refus français d'admettre le réarmement du Reich, est à cet égard significatif.

Et tout de même, il n'est pas digne d'un pays comme la France, qui a marché pendant des siècles à la tête de la civilisation européenne, de se trouver paralysée par une crainte morbide de l'Allemagne au point de préférer l'inaction et le repliement sur soi à toute autre solution.

En refusant de discuter sur un pied d'égalité avec l'Allemagne, la France se causerait dans l'opinion européenne un tort immense que ses nombreux amis seraient les premiers à déplorer. Car s'il est vrai qu'aucune paix durable ne peut être acquise sans le concours de l'Allemagne, il est encore plus certain que toute solution qui ne serait pas loyalement acceptée par la France ne ferait que prolonger le lourd malaise qui pèse sur l'Europe.

Puissent ceux qui ont qualité pour parler au nom du peuple français, sentir la lourde responsabilité qui pèse sur leurs épaules en ce moment.

Et voilà tout ce que l'on trouve à dire devant une Allemagne dont toutes les énergies sont tendues vers un but unique : être le plus fort, pour imposer sa volonté! Devant une Allemagne que rien ni personne n'ont empêché de réarmer à outrance.

Devant une Allemagne qui a, de la signature donnée, le respect que l'on sait.

Discuter sur un pied d'égalité! Toujours les mêmes équivoques! Mais déjà à Londres on ne discute plus sur un pied d'égalité, voyons! L'Allemagne impose son coup de force, l'Allemagne jette dans la balance, avant même qu'elle soit tout à fait aiguisée, l'épée germanique... « Toute solution » : quelle solution, s. v. p.? Accepter l'hégémonie allemande? La lourde responsabilité qui pèse sur les épaules de la France, mais qu'est-elle donc à côté de celle qui pèse sur les épaules de l'Angleterre et surtout comparée à celle qui pèse sur les épaules de l'Allemagne hitlérienne?...

* * *

Pour aller au fond des choses, pour poser les vrais problèmes nous ne croyons pouvoir mieux faire que de donner ici de larges extraits d'une longue étude que F. W. Foerster, vient de publier dans *Synthesis*.

A Rome même, depuis la conclusion du concordat avec Bismarck, nombreux étaient ceux qui, favorables à la Nouvelle Allemagne, se laissaient séduire par certaines grandes qualités du germanisme organisé et dirigé sous les auspices de la Prusse. Ils ne voyaient pas que toute cette « morale » qu'ils admiraient était mise au service d'un but final profondément amoral, tout cet « ordre » au service du désordre le plus anarchique, toute cette « organisation » au service de la désorganisation de l'Europe.

Cette erreur fondamentale explique la facilité avec laquelle certains milieux influents du Vatican ont accepté, à peu près sans réserves, les thèses de la propagande allemande relatives à la question des responsabilités dans la guerre, et c'est ainsi que l'on perdit la clef même de la compréhension morale et psychologique de la situation présente de l'Allemagne et de l'Europe. La signification profonde du jugement de Dieu et de l'Histoire ne fut pas reconnue et le sens des événements mondiaux resta dans l'ombre. Que, dans ces circonstances, la conscience du peuple allemand se soit également obnubilée, à défaut d'éclaircissements pénétrants, et que folies sur folies aient jailli du fond de ces âmes atteintes de démence politique, cela se comprend fort aisément. Le peuple allemand n'était-il pas comparable au roi Œdipe, qui ne se doutait pas que le foyer de la peste était en lui-même et que sa faute non reconnue et inexpiée livrait la ville entière à la malédiction des dieux?

Mais de vastes milieux européens, égarés par un pacifisme superficiel et dépourvus de tout fondement religieux, ne voyaient pas où était la véritable cause du malaise qui se perpétuait en Europe. Ils ne reconnaissaient pas la nécessité pour le peuple allemand de se réconcilier d'abord avec la Vérité, avant de pouvoir se réconcilier avec l'Europe et ils ne comprenaient pas davantage que la cause de la confusion et de la désunion en Europe résidait dans l'état d'esprit d'un peuple dirigé par une caste sur lequel pesait le lourd fardeau d'un crime abominable, — fardeau que cette caste s'efforçait, par le moyen de la propagande, de faire retomber sur les épaules de l'étranger. On conçoit de même que le peuple allemand, à défaut de tout éclaircissement de sa conscience obscurcie et de toute information objective sur les événements, n'ait pas compris la réaction de l'étranger devant ce crime et contre ceux qui en étaient responsables ou complices. L'hitlérisme est la conclusion logique de la déformation de tous les faits et de toutes les responsabilités, obtenue par la propagande allemande. En effet, si vraiment la guerre mondiale avait été voulue et préparée par Poincaré et Isvolski, le traité de Versailles apparaissait comme la plus monstrueuse injustice de l'Histoire et c'était l'Europe qui en devait réparation à l'Allemagne...

UN FAUX PACIFISME

Toute cette confusion morale et intellectuelle fit naître une collaboration véritablement perverse de groupes catholiques avec les pires adversaires de la conscience humaine : la presse catholique allemande saluait avec enthousiasme la faiblesse de caractère, la basse obséquiosité avec laquelle un humanitarisme

superficiel se déclarait prêt à oublier et à pardonner le crime prussien et à flétrir comme des trouble-paix ceux qui exigeaient la mise au point, l'expiation et la réparation. On ne se rendait pas compte qu'il y avait beaucoup plus d'esprit chrétien dans la dureté de Poincaré que dans la générosité nuageuse de Marc Sangnier et aussi, hélas, d'autres milieux catholiques français qui se laissèrent séduire par l'éloquence de M. von Papen — rendant ainsi un très mauvais service à la vraie cause allemande. A ce propos, une Anglaise haut placée m'écrivait : « Ce qu'il faut dans ce pays, c'est un *nouveau* mouvement pro-allemand. L'ancien mouvement, fondé sur une combinaison de pacifisme et d'internationalisme, s'est révélé funeste à l'Allemagne. » Rien n'est plus exact.

L'ESSENCE DE LA CULPABILITÉ ALLEMANDE

Si je fais ces remarques sur la question des responsabilités de 1914, je n'entends pourtant nullement rétrécir le problème en négligeant les causes qui résident dans l'actuelle crise générale de l'humanité. La décomposition de l'Europe date de la Renaissance et de la Réforme. Le jacobinisme français y a sans doute puissamment contribué. Mais nous autres Allemands nous avons fait davantage : nous avons été les implacables logiciens de la faute mondiale. Nous en avons fait une nouvelle hérésie, une nouvelle doctrine, un reniement cynique et formel de la vérité chrétienne et nous en avons tiré toutes les plus redoutables conséquences pratiques. C'est en Allemagne que l'abcès de la maladie européenne a crevé. C'est en Allemagne que l'âme, s'étant identifiée à la maladie, en a été elle-même infectée. Là, et non ailleurs, est la cause profonde des insolubles conflits entre l'Allemagne et ses voisins, entre l'Allemagne et l'Europe — conflits qui troublent l'équilibre du monde entier et ne peuvent être réglés par les seules méthodes de Genève et de la discussion européenne telles qu'elles ont été pratiquées jusqu'ici, c'est-à-dire en s'attaquant seulement aux symptômes extérieurs d'un problème aussi vaste et aussi profond. Comme si, par exemple, la question du désarmement pouvait être réglée sans évocation de la question des responsabilités, et cette dernière sans examen de la question fondamentale concernant la possibilité d'une politique internationale dégagée des principes de la morale.

UN PACIFISME QUI N'A RIEN DE CHRÉTIEN

Dans *Hamlet*, de Shakespeare, un homme a été assassiné. Sur tout ce qui vit, cette mort projette son ombre émouvante. L'action tout entière du drame en découle et pousse inexorablement vers l'aveu, le repentir, l'expiation. C'est que la mort violente d'un homme est un événement horrible et qui, s'amplifiant mystérieusement, obscurcissant le ciel et la terre, se retourne à la fin toujours contre les coupables et anéantit leurs faux calculs et leurs projets néfastes.

Les douze millions de morts de la grande guerre, les huit millions de mutilés, les millions d'autres victimes, les souffrances des femmes et des enfants — tout cela peut-il avoir été oublié et liquidé comme s'il s'agissait simplement des dégâts causés par le débordement d'un quelconque fleuve chinois, sans que les coupables soient stigmatisés et tenus d'expier leur forfait? N'est-il pas grotesque de voir de quelle manière et avec quelle rapidité le monde a passé le voile de l'oubli sur le crime de 1914 et même toléré que les agresseurs inculpèrent leurs propres victimes? Trois ans après la guerre un évêque américain donnait son impression sur une visite en Allemagne : « Pas de repentir, aucune nouvelle orientation, derrière une façade trompeuse l'Allemagne essentielle attend son heure comme un cambrioleur qui a manqué son coup et se met à préparer plus soigneusement une deuxième entreprise. »

L'entier rapprochement des peuples après la guerre, ce n'était qu'une tentative visant à fermer les plaies *sans les avoir auparavant lavées et désinfectées*.

Quel est donc ce genre étrange de réconciliation internationale? Est-ce la paix à tout prix et avec n'importe qui? Est-ce la réconciliation avec l'infamie et la réadmission, dans la bonne société, des plus louches conspirateurs? Et sur cette bassesse et cette connivence coupable on prétend fonder la paix du monde?

Qu'est-ce que le christianisme? C'est la lumière éternelle,

pénétrant les brumes blafardes, distinguant entre la substance et l'apparence des choses. Cette lumière chrétienne ne saurait rien laisser subsister de ces belles et trompeuses apparences de paix et de réconciliation d'où toute netteté de contours est absente et où l'impénitente infamie est invitée à « la coopération pacifique des peuples ». C'est contre les faux pacificateurs qu'il faut citer la parole du Christ : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. »

A quelles funestes illusions ne s'adonne-t-on pas ! Dans l'*Oreste* d'Eschyle il est dit : « Dieu n'oublie pas le meurtrier des peuples. » La guerre sera liquidée moralement, ou ne le sera pas du tout et n'aura en ce cas que présumé à une catastrophe plus terrible encore.

Le rétablissement de la justice suppose l'aveu et, d'une façon ou d'une autre, la réparation des crimes.

Mais l'Allemagne, hélas ! trompée par une propagande sans pareille, semblait et semble incapable de démêler les relations de cause à effet qui président à ses destinées. Nulle voix catholique ne s'est élevée pour l'y aider. Le théologien Hoffmann, de Breslau, ayant osé justifier le Corridor polonais comme l'expiation pour les partages de la Pologne, ne réveillait qu'un écho hostile et furieux. Que la réparation d'une injustice soit plus propre à fortifier le droit, même le droit de l'Allemagne, que toutes les insincères déclarations générales en faveur de la paix — c'est ce que les Allemands n'ont jamais voulu comprendre. Le sens du droit s'y trouve radicalement détruit. — « Est juste », a dit M. Frank, ministre bavarois de la Justice, « ce qui profite à l'Allemagne. Est injuste ce qui lui nuit. » Quelle destruction des fondements mêmes du salut de l'État !

RÉCONCILIATION FRANCO-ALLEMANDE

Nous relevons tout cela pour montrer les véritables causes de l'état actuel de l'Europe et pour mettre en lumière l'essentiel qui a manqué pour nettoyer l'atmosphère empoisonnée.

Toutes les quatre semaines on pose de nouveau le problème de la réconciliation de l'Europe avec l'Allemagne et du rapprochement franco-allemand ou anglo-allemand. Mais qui peut, en vérité, se réconcilier avec la barbarie la plus primitive telle qu'elle s'est démasquée dans le traitement sans pareil des Juifs en Allemagne et des adversaires du régime, martyrisés dans les camps de concentration ? Qui peut accorder sa confiance à des gens qui selon leur propre aveu n'utilisent les démarches pacifiques que pour faire la brèche dans les positions de l'adversaire ? Qui peut rester aveugle devant le fait que Hitler a des buts inaltérables qui sont davantage incompatibles avec ceux de la France que la guerre n'est compatible avec la paix et le mensonge avec la vérité, et que par suite il existe devant l'Allemagne actuelle, seulement la possibilité d'un arrangement préalable et purement extérieur, mais non d'un rapprochement intime et d'un véritable retour à la confiance.

Le professeur Banse a dit — et il a exprimé la pensée profonde de toute l'Allemagne hitlérienne, consciente de ses buts et de leur incompatibilité avec le statut actuel et avec la paix de l'Europe :

Il ne peut y avoir le moindre doute qu'entre notre misère et le bonheur de l'avenir il y a la guerre.

Mais pourquoi envisager toujours cette éventualité inéluctable de la guerre ? D'où vient cette certitude fatale et diabolique ? Quels sont donc ces buts ultimes et essentiels de l'Allemagne ?

Hitler le dit lui-même dans son livre :

Le Reich allemand doit, comme Etat, inclure tous les Allemands avec le devoir non seulement de réunir et de conserver les meilleures fractions de ce peuple selon les principes raciques originels, mais encore de les amener lentement et sûrement à une situation dominante.

Il n'est pas possible pour Hitler de renoncer à ce programme qui contient la pensée centrale de toute son action, conséquence logique de son racisme et du principe de nationalités appliqué « aux Allemands » déjà par les nationalistes de 1848, réalisés par Bismarck d'une manière très incomplète, mis de nouveau sur le programme du nationalisme allemand le lendemain de la dislocation de l'empire autrichien. Même si Hitler avait des doutes sur la réalisation possible de ce programme, il n'osera

jamais demander à son peuple, bercé dans ces idées et dans ces projets depuis des années, de sacrifier, pour s'attirer les sympathies françaises, le rêve essentiel de sa prétendue grandeur et de son unité nationale en Europe. *Celui qui chevauche sur un tigre, dit un proverbe chinois, ne peut plus descendre en cours de route.*

LE PROBLÈME ALLEMAND EST LE PLUS GRAND PROBLÈME EUROPÉEN

L'Asie et l'Europe se rejoignent au cœur même de l'Allemagne. Voilà pourquoi il n'est pas d'autre solution du problème allemand que celle d'un lien fédéral reliant l'Allemagne au monde oriental. Nul n'a mieux approfondi le problème « Allemagne-Europe » que Constantin Frantz. Ce grand adversaire de Bismarck a bien mis en lumière jusqu'à quel point toutes les difficultés tragiques de la nouvelle Allemagne résultent de la manière dont l'ancienne Allemagne portait en elle le problème européen et unissait dans son cadre fédératif les éléments les plus disparates de l'Europe ; c'était par l'organisation de l'Europe inaugurée par Rome que l'Allemagne a été organisée et étroitement liée à l'Ouest et à l'Est et c'était par la désorganisation de l'Europe que l'Allemagne a été désorganisée, désorientée et désaxée. Frantz dit :

La question allemande constitue le problème le plus obscur, le plus compliqué et le plus vaste de toute l'Histoire récente... Qui-conque veut bien comprendre la question allemande doit la considérer à la lumière de la politique européenne, après avoir acquis une vue large et juste pour concevoir d'une façon universelle les grands facteurs mondiaux auxquels les affaires allemandes se trouvent indissolublement liées. La question allemande, pour peu qu'on l'approfondisse, se révèle être, sous tous les aspects, une question européenne. C'est en Allemagne que se concentre l'évolution européenne, et il faut l'envisager sous cet angle, sous peine de ne pas la comprendre du tout. Mais si on l'envisage ainsi, qu'y aurait-il de plus efficace pour relever l'esprit allemand que précisément cette conscience de sa vocation universelle ?

Alors, rien de plus impossible et dédaigneux des réalités fondamentales de l'Europe centrale que la nationalisation raciste et étatiste de ce centre de fédération européenne.

C'est dans ce sens que le nationalisme actuel de l'Allemagne est une défaillance tragique du véritable germanisme, un abandon de tout ce qui est vraiment allemand, patrimoine essentiel de l'âme allemande et de ses plus grands génies — et tout cela seulement pour imiter à outrance une défaillance de l'Ouest, au lieu d'opposer, comme Leibniz l'a préconisé, à la dislocation individualiste de l'Europe les aspirations universalistes de l'âme allemande et ses sentiments de responsabilité pour l'unité de l'Europe.

En présence de cette défaillance germanique, Bjoernson a pu dire à juste titre sur Bismarck : « Un génial joueur d'échecs, qui gagnait à tous les coups, mais qui perdit l'avenir. » Lagarde aussi considérait le bismarckisme comme « la maladie mortelle du peuple allemand », — mortelle parce qu'elle a dû mettre en opposition avec le monde entier un peuple dépendant par son travail industriel, mille fois plus que les autres, de la coopération confiante avec le monde entier.

* * *

Quelle politique à suivre devant la menace que fait peser sur l'Europe la folie nationaliste allemande ? Il n'y a que la consolidation d'un front unique sur la base du pacte, front unique seul capable de donner à l'Allemagne la certitude — qui pourrait la ramener à la raison — qu'elle n'a plus une seule chance d'imposer sa volonté à l'Europe. Et rien de plus faux et de plus dangereux que de s'abaisser sans cesse à inviter les Allemands à revenir à Genève où on les verrait tôt ou tard placer leur dynamite explosive. Leur retour n'aura de valeur qu'après l'écroulement final d'un régime mené par des obsédés qui ne peuvent qu'abuser pour leurs buts néfastes de toute complaisance et de tout essai de coopération confiante.

Et si malgré tout l'Allemagne préfère mettre en pratique cette machine formidable, dans la création de laquelle ce peuple égaré, — peuple de Goethe et de Beethoven — a placé tout son capital national, cherchant son seul salut dans les canons et dans les

gaz asphyxiants, alors les nations qui ont fait échouer sa première agression contre l'ordre européen ne trouveront finalement pas d'autre moyen pour parer à une nouvelle attaque que de dissoudre définitivement l'Allemagne prussienne, que d'organiser la nation allemande sur une base nouvelle en déplaçant son centre vers le Sud-Est, et de relier fortement cette nouvelle Allemagne à une Europe unie. Mais c'est une tâche qui ne saurait être menée à bien sans l'aide du Christ-Roi et d'une nouvelle et grandiose politique universelle de l'Église romaine. Elle suppose, en effet, une rénovation chrétienne de l'Europe sous le signe d'un grand Pape politique — porte-parole et représentant du Christ-Roi, inaccessible aux sophismes comme aux faux-fuyants des meneurs politiques, pénétrant à fond les réalités politiques et connaissant par suite leur dépendance décisive du Spirituel — grand Pape politique seul capable d'accomplir ce qui dépasse les forces de tous les Césars ou des masses césaristes qui les remplacent.

Le livre de M. André Tardieu — *Pourquoi j'en sors* — dont un hebdomadaire français vient de publier le début, pourrait bien marquer une date importante dans ce qu'avec tous les amis de la France nous espérons être l'effondrement d'un régime.

Pour la clarté de la pensée et la limpidité de l'expression, M. Tardieu n'a pas son pareil. La démonstration se déroule, lumineuse, éblouissante même. Son prix inestimable réside en ce qu'elle est faite, non par un théoricien de la politique, un observateur du dehors, mais par quelqu'un qui fut longtemps ministre et trois fois chef du gouvernement de la III^e République. Par quelqu'un, aussi, mêlé de très près pendant toute sa vie aux luttes politiques de son pays. Le réquisitoire dressé par M. Tardieu en prend toute sa signification. Citons :

Qu'est-ce que je dénonçais? Je dénonçais le triple asservissement de l'exécutif, du législatif et de l'électoral à des oligarchies démagogiques; la diminution de l'autorité de l'Etat en raison inverse de l'augmentation de son volume; l'intrigue permanente contre lui de fonctionnaires, qui lui doivent tout, et de citoyens qui lui demandent tout; la ruine des finances et de la conscience civique; le triomphe d'un despotisme multipels, aveugle et confus.

D'une part, il est démontré par l'histoire de l'après-guerre que le régime présent est impuissant et dangereux.

D'autre part, il est établi par l'histoire du ministère Doumergue et du ministère Flandin que les pouvoirs publics, exécutif et législatif, maîtres constitutionnels de l'acte indispensable de réforme, y sont irréductiblement hostiles : voilà le drame.

Deux traits, aussi profondément contradictoires qu'étroitement associés, sautent aux yeux. Premier trait : l'état politique de la France ne peut pas être plus longtemps supporté. Deuxième trait : l'état politique de la France ne peut pas être légalement amélioré.

Non tolérables et non perfectibles : telles apparaissent nos conditions de gouvernement depuis que M. Flandin a remplacé M. Doumergue. telles elles apparaîtront plus encore après que des élections générales leur auront apporté la ratification paresseuse du pays.

Non tolérables et non perfectibles : il faut comprendre ce que cela veut dire. Cela veut dire que la substitution du ministère Flandin au ministère Doumergue a resserré les écrous qui fixent les deux branches du dilemme, le plus grave pour un peuple, où la France est prisonnière.

A défaut d'une procédure normale, un choix s'impose à elle, dont l'un et l'autre termes sont également chargés d'alarme.

De deux choses l'une, en effet : ou bien l'on persévéra dans l'immobilité et alors, tôt ou tard, venant du dedans ou venant du dehors, ce sera une catastrophe subie; ou bien, pour échapper à cette catastrophe que prépare l'obtus conservatisme des pouvoirs légaux, les Français n'auront d'autre issue que celle, toujours périlleuse, d'une révolution voulue. C'est à regret que j'écris ceci, mais c'est sous la dictée de l'évidence. Car un peuple ne peut être condamné à mort par sa représentation.

S'il est à la fois démontré que le système qui régit la France ne peut pas durer sans péril de mort et que les assemblées sont résolues à le maintenir, ceux qui, comme moi, veulent changer ce régime n'ont pas le choix. Ce n'est pas dans le cadre des Chambres que leur action doit s'exercer : c'est au dehors. Dedans, on est paralysé; dehors, on est libre. C'est dehors que j'entends me placer. C'est dehors que je veux, dans l'indépendance, livrer ma bataille.

Il semble que l'impopularité du Parlement ait augmenté, depuis le début de la République, avec chaque législature. On assure que chacune est inférieure à la précédente et c'est généralement vrai. Tous les Français pensent que le pays n'est tranquille que quand les Chambres sont en vacances. Quoi que dise un parlementaire, l'électeur, d'un mouvement instinctif, se demande quel intérêt personnel anime les propos qu'il entend.

Le peuple, sauf de rares exceptions, considère l'élu, qu'il a élu et qu'il réélira, comme un solliciteur qui, candidat d'hier et candidat de demain, attend l'aumône de son vote. Le peuple refuse à l'élu, en raison même des missions dont il le charge, sa considération. Le peuple, qui n'est pas sûr d'être représenté, croit, moins encore qu'à lui-même, à ceux qu'il délègue au soin de le représenter. Si l'on veut être cru du peuple, la première condition est qu'il sache qu'on ne lui demandera pas ses voix.

Résolu à recouvrer ainsi liberté et autorité, je nourris encore un autre espoir : c'est, par un acte de caractère exceptionnel, de fixer l'attention du peuple sur la meurtrière gravité de la situation. Il a tant vu, ce peuple, d'ambitieux en action; tant de candidats qui veulent devenir députés; tant de députés qui veulent devenir ministres; tant de ministres qui veulent devenir présidents du Conseil, que, en voyant un homme qui ne veut plus être ni président du Conseil, ni ministre, ni député, il se dira peut-être qu'il y a, dans la machine, quelque chose qui ne va pas. Et peut-être, alors, il écoutera.

Le peuple comprendra, je crois, que, par le livre que je publie, je mets en accord complet mes actes et mes idées. Pendant que le régime parlementaire de la France contemporaine est l'ennemi de la France éternelle; que les organes constitutionnels, dont le devoir serait de corriger ce régime, ne le corrigeront jamais; qu'une transformation profonde est nécessaire et que le pays seul la peut imposer, je m'adresse au pays, hors des Chambres, où, telles qu'elles sont, je n'ai plus rien à faire. Condamnant l'organisation, je refuse de participer à son fonctionnement.

Me sera-t-il permis d'ajouter que, pour agir ainsi, j'ai une dernière raison? Tout le monde pense ce que je pense. Quelques-uns l'ont dit. Mais personne n'a conclu. En concluant, je donnerai au peuple l'impression d'un homme public qui dit ce qu'il pense et qui fait ce qu'il dit. Cela le changera.

Parmi ceux qui jugent la situation, comme je la juge, et qui cependant se taisent, les uns, la minorité, se taisent, parce qu'un intérêt précis leur interdit de parler et que la profession parlementaire les protège de risques répressifs. D'autres, plus nombreux et sur qui ne pèsent point de tels dangers, ne disent rien non plus, parce que, conscients de leurs talents, ils entendent réserver à la France, sous des couleurs successives, le profit de ces latents. La grande masse ne désertera, ni ne dépréciera un mandat devenu pour elle un gagne-pain difficile à remplacer. Tous se tairont. Parce que tous se taisent, devais-je me taire aussi? Je ne l'ai pas pensé.

La vie parlementaire m'a prodigué ce qu'on appelle les honneurs et je lui en demeure reconnaissant. Je la quitte tout de même avec joie, à cause de ce que je reconquiers en la quittant. Un philosophe nous a enseigné qu'il ne faut jamais faire semblant de continuer à croire vrai ce que l'on sait n'être plus vrai. La règle est excellente et je m'y tiens.

Si l'on considère les trente-sept gouvernements de l'après-guerre; si l'on en excepte ceux qui, comme le ministère Herriot de 1926 et le ministère Flandin de 1935, ont fini dans le désastre financier; et ceux qui, comme les ministères Chautemps et Daladier, de 1934, ont fini dans la honte ou dans le sang, quelles sont donc les choses définitives que les trente-trois autres ont eu la possibilité d'accomplir?

A M. Clemenceau, qui avait gagné la guerre, on a interdit d'appliquer et de défendre la victoire qu'il avait gagnée. A M. Poincaré, qui avait, en 1926, tiré la France de la faillite, on a interdit, en 1928, d'achever et de consolider son œuvre. Les

La civilisation égyptienne

Définir la civilisation est extrêmement hasardeux; le *Larousse* remarque que « la solidarité des éléments sociologiques constitutifs de la civilisation est si étroite qu'aucun d'eux ne peut croître seul; si cela se produit, il n'y a plus progrès, mais décadence ». Nous garderons cette pensée soigneusement à l'esprit en évaluant la civilisation égyptienne.

LES ÉGYPTIENS ÉTAIENT-ILS CIVILISÉS?

Les ethnographes imbus de la doctrine de l'évolution ont cherché à marquer les diverses étapes que l'humanité aurait franchies pour passer de l'état de sauvagerie à la barbarie, et de la barbarie à la civilisation. Les sociétés humaines auraient acquis successivement un langage, la connaissance du feu, l'emploi de l'arc et des flèches, l'usage de la poterie et la domestication des animaux. Plus tard seraient survenues les deux découvertes capitales : la métallurgie et l'écriture. Ce que j'ai dit précédemment suffira pour démontrer que les Égyptiens avaient dépassé depuis longtemps toutes ces étapes théoriques bien avant l'aube des dynasties. Les Égyptiens sont donc un peuple civilisé, c'est-à-dire « chez lequel il y a des lumières, des arts, de l'industrie, du commerce, des institutions politiques ». Faisons un pas de plus en leur appliquant la remarque suivante : « Le peuple civilisé devient poli quand il a du goût, de la délicatesse, quand sa littérature et ses arts atteignent un haut degré de perfection, quand les relations sociales y sont pleines de douceur et de charme. »

Pour juger les acquisitions qui font, dans l'histoire de l'humanité, une place particulière aux Égyptiens, évitons de nous en tenir à une méthode qui rechercherait une moyenne ou instituerait une série de comparaisons avec d'autres civilisations. Mais il serait aussi décevant de faire entrer les manifestations diverses de la vie ancienne dans les cadres imposés par les terminologies modernes des sociologues et des historiens.

C'est pourquoi, dans ces dernières pages, je m'en tiendrai aux sommets et montrerai de quelle manière, dans les divers domaines de la civilisation, des Égyptiens avaient réussi à traduire les mouvements les plus élevés de la nature humaine.

LA RELIGION

La religion égyptienne constitue un élément d'appréciation remarquable. Elle est même pour nous l'élément primordial — puisque nous avons surtout comme base d'étude les temples et les tombeaux auxquels on peut ajouter une abondante littérature religieuse. Mais, d'autre part, c'est un domaine où l'on a presque totalement perdu la clef de l'interprétation correcte des faits.

Une méthode prudente consiste à distinguer soigneusement entre les faits, les idées et les sentiments. Le grand fait que nous pouvons saisir et apprécier sans hésitation, c'est la place qu'occupait la religion dans la vie égyptienne. Elle en imprégnait tous les actes, justifiait la puissance royale, imprimait son sceau sur le devoir social, à tous les degrés de la hiérarchie; elle engendrait les manifestations artistiques et entraînait leur développement.

Le temple d'Amon de Karnak hérissé d'obélisques, les pyramides et les hypogées des grands rois sont autant de « faits de pierre » sans aucune équivoque.

Les idées transmises par les textes sont d'un abord plus difficile. Beaucoup d'entre ces textes jouissaient d'un respect et d'une faveur qui n'étaient guère en relation avec leur importance pour la foi et ses manifestations dans la masse du peuple. C'est ce qui justifie l'efflorescence des cultes populaires et des pratiques magiques difficilement conciliables avec la doctrine officielle. De là, aussi, la tendance perpétuelle des Égyptiens à confondre les formules et les rites que nous aimerions à distinguer en religieux et magiques et qui, chez eux, formaient une masse homogène.

LES TEXTES MYTHOLOGIQUES

Parmi les textes les plus fréquemment invoqués se trouvent les écrits à caractère mythologique. L'histoire des dieux se présente à nous avec une richesse déconcertante. Quand on veut en ramener toutes les versions à un récit bien ordonné, comme Plutarque l'a tenté pour Isis et Osiris, on s'aperçoit que les Anciens, en essayant de tenir compte de toutes les particularités locales du culte, ne se préoccupaient guère de faire régner l'unité ou la logique. J'ai cité quelques lignes d'un hymne au dieu Amon, caractérisé par une accumulation d'épithètes et d'attributs s'expliquant chacun par un trait de la légende divine. Le gros problème est celui de savoir si cette exubérance mythologique est un phénomène primordial de la religion égyptienne; si les histoires, comme celle de la vache céleste et de son fils le dieu solaire que l'on s'imagine aussi bien sous la forme d'un faucon, d'un scarabée, d'un enfant ou d'un veau, sont des témoins des conceptions primitives d'une religion de sauvages ou l'épanouissement d'une imagination littéraire s'exerçant sur des doctrines d'un niveau plus élevé.

AMON ET LES DIEUX ÉLÉMENTAIRES

Il y a quelques années le professeur Sethe, par une analyse serrée de la notion d'Amon et des huit dieux élémentaires d'Hermopolis, a montré quel peut avoir été le substratum de conceptions mythologiques à première vue très puériles. A l'origine, il y avait le chaos qui comprenait l'eau, l'étendue infinie et les ténèbres auxquelles s'ajoute le souffle qui, au moment de la création, met en mouvement ces causes premières d'où le monde avec toute son organisation sortira par l'effet des causes secondes. Telle est la pensée sur laquelle s'épanouit, avec un luxe de personnifications divines, aux formes humaines ou animales, dont chacune finira par posséder son cycle de légendes, une littérature qui n'a plus rien de primitif.

THÉOLOGIE MEMPHITE

Nous ne possédons guère de textes qui soient contemporains de la formation des doctrines à tournure philosophique sur l'essence et les attributs des dieux. Ce qui nous est parvenu est

avant tout le résultat des efforts tentés aux âges de syncrétisme pour accorder les vues diverses et les ramener au cadre des systèmes dominants. Une inscription gravée sur un bloc de granit porte comme préambule les mots suivants : « S. M. le roi Chabaka (XXV^e dynastie) a fait écrire à nouveau ce livre dans le temple de son père Ptah après l'avoir découvert. C'était une œuvre des ancêtres, rongée par les vers et qu'on ne pouvait plus lire du commencement jusqu'à la fin. Sa Majesté la fit transcrire à nouveau, plus belle qu'elle n'était auparavant, afin que son nom dure et que son monument subsiste dans le temple de son père Ptah pour la durée de l'éternité. » Le livre en question était l'exposé de la doctrine memphite sur la primauté du dieu Ptah dont on cherchait à exprimer les diverses opérations par le truchement des autres divinités.

Le passage capital est celui dans lequel l'auteur montre la relation qui existe dans la divinité entre le cœur qui est l'organe de la pensée et la langue qui exprime le verbe. En voici la traduction de M. A. Moret : « Le Demiurge qui a créé tous les dieux et leurs Ka existe dans ce Cœur et dans cette Langue. Thoth s'est manifesté en celui-ci. Horus en celle-là, de par Ptah... Celui-ci (Ptah) préside à tout corps, préside à toute bouche, de tous dieux, hommes, bestiaux, reptiles, qui vivent de ce qu'Il pense et de ce qu'Il ordonne sur toute chose, à son gré... »

» Quand les yeux voient, que les oreilles entendent, que le nez respire, ces organes font monter cela jusqu'au Cœur; c'est celui-ci qui fait sortir tout ce qui en résulte (le concept, résultat de la sensation), et c'est la Langue qui répète (exprime) la pensée du Cœur... Cela fait naître (*mes*) tous les dieux, Atoum avec son Ennéade; et toute parole divine se manifeste en pensée du Cœur et en émission de Langue.

» Cela crée les forces vitales (*kaou*) et apaise (?) les nuisibles (?), créant toutes provisions alimentaires, toutes offrandes par cette Parole; créant ce qui est aimé et ce qui est détesté (par le Dieu, le Bien et le Mal), cela donne la vie au Juste et donne la mort à l'Injuste. Cela crée toute œuvre (*ka. t*), tout art (*iaout*), que les mains exécutent. Les jambes marchent, tous les membres se meuvent, lorsque la Langue émet les paroles sur ce que le Cœur a pensé et sur ce qui provient de la Langue. »

ATOUM, DIEU PRIMORDIAL

Ce texte ne nous rend plus la doctrine à l'état pur. Il s'agit de donner à Ptah, qui est une forme du demiurge, la priorité sur Atoum, le dieu primordial d'Héliopolis. Atoum qui est l'être créateur par essence et qui existait par lui-même et qui créait sans l'aide d'aucune divinité féminine, répond à une notion des plus élevées qui se dispense de toute expression, qu'elle soit présentée sous forme de parabole ou sous forme de mythe. Cela n'empêchait pas les Egyptiens de révéler deux incorporations animales d'Atoum : l'ichneumon et l'anguille. Dans la lutte éternelle entre Atoum, le soleil, et les ténèbres, personnifiées par Apophis, l'ichneumon vainqueur du serpent est un symbole des plus appropriés. Quant à l'anguille, dont la génération est restée un mystère jusque dans ces dernières années, son choix par les Egyptiens, pour personnifier Atoum, indique au moins un sens d'observation zoologique peu ordinaire.

HYMNES A AMON

Souvent les hymnes de la période historique nous apportent le reflet des conceptions les plus hautes sur les Grands Dieux. Il suffit pour nous de les élaguer pour leur rendre un ton supérieur. Voici quelques phrases des hymnes d'Amon d'un papyrus de Leyde : « Tous les territoires sont sous la terre; ton nom est haut, puissant et fort, l'Euphrate et l'Océan te redoutent et ta puissance domine les régions dans les îles au milieu de la mer;

les habitants de Pount viennent à toi, et si la terre de l'Est où croissent les arbres à encens verdoie, c'est par amour pour toi. Ils apportent leurs parfums pour donner à tes temples une atmosphère embaumée, les jours de fête. C'est pour toi que croissent les arbres dont on façonnera ta splendide barque Ouserhat. Les montagnes font monter vers toi les pierres pour construire les grandes portes de ton temple. Les bateaux naviguent sur les mers et abordent au rivage; on les charge et ils voyagent pour toi... Et si le fleuve a son courant vers le nord, les vents du nord poussent les bateaux pour qu'ils remontent et qu'ils t'apportent tous leurs produits.

» Quand le dieu identifié au soleil se lève, le ciel est d'or, l'océan de lapis-lazuli et la terre est parsemée de malachite... tous les arbres se meuvent devant sa face, ils se tournent vers l'œil solaire et leurs feuilles s'ouvrent; et les poissons aux écailles étincelantes sautent dans les eaux et traversent les étangs à cause de son amour. Tous les oiseaux dansent avec leurs ailes étendues, car ils savent que le dieu respandit dans sa gloire. Ils vivent parce qu'ils Le voient journellement...

» Lion mystérieux au rugissement puissant; celui qui est sous tes griffes est étroitement serré. C'est un taureau pour sa ville, un lion pour ses gens, et d'un coup de queue il balaie celui qui s'approche de lui. La terre tremble quand il fait entendre sa voix et tous les êtres redoutent sa puissance.

» C'est lui qui délivre du mal et qui chasse la maladie... C'est lui qui sauve qui Il veut, même s'il est dans l'autre monde; lui qui délivre du destin comme il lui plaît. Il a des yeux comme des oreilles, où qu'il soit, il entend les supplications de celui qui crie vers lui...; il allonge l'existence ou il la raccourcit. Le nom d'Amon est un charme magique sur les eaux et quand on le prononce, aucun crocodile n'a de force.

» C'est un vent qui écarte les vents contraires. Il est le véritable protecteur, le parfait, qui saisit toute opportunité et que personne ne repousse... Celui qui est dès l'origine Amon qui était au début sans que l'on connaisse son existence secrète... Il n'y avait pas de dieu avec lui pour lui prescrire sa forme, il n'y avait pas de mère pour lui donner son nom, pas de père pour l'engendrer et pour dire (au moment de sa naissance) : « C'est moi-même! » Il a formé lui-même son œuf, le dieu divin s'est fait lui-même. Tous les autres dieux n'ont été créés qu'après qu'il avait commencé d'être... Son apparence n'est pas décrite dans les livres; il est trop grand pour que l'on puisse discuter à son sujet, trop puissant pour qu'on puisse le connaître. Si quelqu'un prononçait son nom sacré que personne ne connaît, il tomberait mort à l'instant, car aucun dieu ne peut l'invoquer même par son nom. »

LES SENTIMENTS RELIGIEUX

Un texte semblable nous permet d'aborder le domaine des sentiments religieux, exprimés soit dans quelques écrits littéraires, soit surtout sur des stèles votives de la nécropole thébaine. On y invoque les dieux, qu'ils soient les plus puissants de l'empire ou les personnifications modestes de certaines entités; on s'adresse à eux d'une manière plus intime et par là même plus affectueuse. « O Amon Râ, toi qui écoutes les supplications et qui viens à la voix du malheureux angoissé, toi qui donnes le souffle à celui qui est courbé. Louange à Amon !... je proclame sa grandeur à celui qui monte le fleuve, à celui qui le descend! Gardez-vous de lui, racontez-le à vos fils, à vos filles, aux grands et aux petits, dites-le aux générations présentes et à venir... A Amon, tu es le maître du silencieux, toi qui viens à la voix du misérable. Je crie vers toi parce que je suis dans l'affliction et tu viens pour me sauver, pour donner le souffle à celui qui est courbé, et tu me sauves alors que je suis dans les liens. »

LA CIME D'OCCIDENT

Un autre dévot invoque Mer Serger, la déesse qui s'incorporait dans la montagne dite la « Cime d'Occident ». « J'étais un ignorant, un insensé et je ne savais ni ce qui était bon, ni ce qui était mauvais. J'ai péché contre la Cime et elle m'a châtié. J'étais entre ses mains la nuit comme le jour, souffrant comme les douleurs de l'enfantement... O puissante âme de l'Occident, je proclamerai pour les grands et les petits, parmi les ouvriers de la nécropole : « Gardez-vous de la Cime car il y a un lion » en son sommet et elle frappe comme le fait un lion sauvage » et elle poursuit celui qui a péché... » Mais elle a tourné vers moi sa grâce, et elle m'a fait oublier la maladie que j'avais. Voyez, la Cime d'Occident est miséricordieuse lorsqu'on crie vers elle. »

PRIÈRE A THOT

Un scribe termine une prière au dieu Thot par cette invocation émouvante : « O toi! source douce à l'altéré dans le désert! Elle se tarit pour celui qui cherche les mots à dire et elle coule pour celui qui garde le silence. Le silencieux vient et découvre le puits, mais pour l'échauffé tu restes cachée. » Si l'expression de sentiments, à première vue personnels, nous parvient sous une forme littéraire, c'est que les fidèles s'adressaient pour la rédaction de leurs ex-voto à des spécialistes rompus aux formules. Cela n'empêche que les textes de ce genre nous mettent directement en contact avec l'âme des anciens, sans que notre vision soit troublée par aucune idée typiquement égyptienne.

LA DÉESSE DE LA VÉRITÉ

Déjà sous l'Ancien Empire les personnifications de vertus et de facultés de l'âme apparaissent fréquemment dans la langue religieuse. La déesse Maat, fille de Râ, est traitée comme une des plus grandes déesses. Le point culminant du culte est la présentation, par le roi, de l'image de la vérité. Le Pharaon adresse aux dieux, en même temps, les paroles suivantes : « Maat est venue, pour qu'elle soit avec toi; Maat est en toute place qui est tienne, pour que tu te poses sur elle... Salut à toi! Munis-toi de Maat, auteur de ce qui existe, créateur de ce qui est. Tu montes avec Maat, tu vis de Maat, tu joins tes membres à Maat, tu ordonnes que Maat se pose sur ta tête, qu'elle fasse son siège sur ton front. Ta fille Maat, tu rajeunis à sa vue, tu vis du parfum de sa rosée...; les dieux te paient leur tribut avec Maat; car ils connaissent sa sagesse... Tes chairs et tes membres sont Maat... Deux fois stable est Maat, elle est l'Unique, et c'est toi qui l'as créée, nul autre dieu ne l'a partagée avec toi, toi seul la possèdes, à jamais éternellement. »

LES AMES DE RA

Des théologiens subtils avaient reconnu quatorze âmes au dieu solaire : verbe créateur, abondance, richesse, service, approvisionnement, magie, verdure, scintillement, victoire, puissance, éclat, rayonnement, honneur et efficacité. Le verbe créateur et l'entendement (variante de « service » ou de « scintillement ») se trouvent représentés parmi les membres de l'équipage de la barque du soleil.

RELIGION ET MORALE

Ce souci de diviniser les vertus suffit à faire entendre que la religion était le fondement d'un système moral. Dans les inscriptions biographiques des nobles de l'Ancien Empire reviennent, comme un véritable refrain, les affirmations : « J'ai réalisé la vérité pour son maître (le roi); je lui ai plu en ce qu'il aimait. J'ai dit le vrai, j'ai fait le vrai, j'ai dit le bon, je l'ai répété. J'ai été l'arbitre pour pacifier les adversaires. J'ai sauvé le

misérable de la main du violent. J'ai donné du pain à qui avait faim, des vêtements à qui était nu. J'ai enseveli celui qui n'avait pas de fils; j'ai été la barque de celui qui n'en avait pas... Jamais je n'ai privé quelqu'un de l'héritage de son père et personne ne m'a maudit devant le dieu de la ville pour une telle cause. »

Dans quel esprit agissaient ceux qui affirmaient un tel idéal? Le vieux roi d'Héracléopolis, dont on a gardé les instructions rédigées pour son fils Merikara, va nous répondre : « Les juges devant lesquels comparaissent les défunts, tu sais qu'ils n'ont aucune mansuétude, le jour où l'on juge le misérable, à l'heure où l'on porte la sentence. Terrible moment que celui où Thot prend la parole pour accuser! Ne te fie pas à la longueur des années, car les juges ne voient toute une vie que comme une heure. Après la mort, l'homme est abandonné à lui-même et il n'a que ses actions à côté de lui... Mais pour celui qui vient devant ses juges sans avoir péché, il sera comme un dieu, circulant librement comme les maîtres de l'éternité. »

Au moment où Alexandre s'emparait de l'Égypte, un grand prêtre d'Héliopolis, Petoris, faisait inscrire, dans son tombeau, la règle de sagesse : « On trouve le bonheur en observant l'équité... Si je suis arrivé ici, en la ville d'éternité, c'est que j'ai fait le bien sur la terre et que mon cœur s'est complu sur le chemin de Dieu... Tout cela, je l'ai fait dans la pensée d'arriver à Dieu après ma mort et parce que je pensais au jour des maîtres de la justice quand ils feront le partage lors du jugement. Heureux celui qui aime Dieu, il arrivera à sa tombe sans péché! » On a souvent cité la confession négative que le mort récitait devant le tribunal d'Osiris; j'y vois surtout un catalogue systématique intercalé dans un texte magique pour assurer, au défunt qui le possède, une issue favorable au jugement des morts. Je lui préfère l'expression du haut idéal de justice et de charité et la soumission de toute la vie à cet idéal.

On a conservé quelques-uns des petits traités de morale rédigés en vue de la formation de la jeunesse. On pourrait en parler à propos de la religion, mais il est plus juste de les réserver au domaine de la littérature.

LITTÉRATURE ÉGYPTIENNE. LES CLASSIQUES

On n'a jamais trouvé de bibliothèque égyptienne et cela explique la méfiance du public à l'égard de la littérature proprement dite. On a peine à s'habituer à l'idée que l'écriture égyptienne ait pu se prêter à la culture des belles-lettres. Quelques papyrus seulement nous ont conservé des œuvres de poésie et de prose. Encore faut-il remarquer que plusieurs appartiennent à ce que le professeur Erman appelle « exercices d'école ». De temps en temps, les variantes relevées sur les tessons de poterie qui servaient d'ardoise aux jeunes scribes permettent d'améliorer les versions et de dégager le sens des classiques égyptiens. La littérature égyptienne a connu des œuvres variées se rattachant à tous les genres, même au genre dramatique. Dans cette masse d'écrits dont les restes précieux ont été recueillis par le professeur A. Erman, quelques-uns avaient été choisis par les anciens pour en faire la base de l'éducation et de l'instruction de la jeunesse. Ces livres méritent vraiment l'épithète de « classiques », puisque, pendant des milliers d'années, ils ont été proposés comme des modèles.

LA SAGESSE DE PTAHHOTEP

Le meilleur exemple à citer est le traité de sagesse de Ptahhotep, vizir d'un roi de la V^e dynastie. Le texte avait déjà subi au Moyen Empire des remaniements destinés à le rendre plus intelligible; il était encore en vogue sous cette forme dans les écoles, pendant la XVIII^e dynastie. Son but apparent était de faire profiter les jeunes générations de l'expérience acquise par le vieux fonction-

naire, mais son but véritable était de faire du jeune scribe un artiste en beau langage. Quelques citations suffiront à donner une idée des enseignements de Ptahhotep. « Ne sois pas fier de ce que tu sais et ne te fie pas à ce que tu es un homme instruit. Prends conseil de l'ignorant comme du savant, car l'art ne connaît pas de limite et pas un artiste ne possède la maîtrise complète. Une bonne parole est plus cachée que l'émeraude et cependant on la trouve près de l'esclave du moulin... Si tu es un homme vers qui on se tourne en suppliant, accueille avec sympathie la parole du quémendeur. Ne t'en vas pas jusqu'à ce qu'il ait pu dire tout ce qu'il avait sur le cœur et qu'il ait expliqué ce pourquoi il est venu. Le suppliant aime que l'on fasse de la tête de petits signes d'approbation jusqu'à ce qu'il soit arrivé au bout de son histoire. Etre écouté réjouit le cœur, mais si quelqu'un joue l'homme pressé à l'égard des quémendeurs, on dit de lui : « Qu'est-il donc pour agir de la sorte? »

LA NAÏVETÉ DE PTAHHOTEP

Certains auteurs récents me paraissent avoir tendance à découvrir, dans le bon sens un peu terre à terre de Ptahhotep, beaucoup de naïveté et, dans ses conseils, le premier éveil d'une éthique que les âges ultérieurs auraient lentement développée. Je mets au même niveau les conseils du vieil Egyptien et les avis que formulait, à une époque proche de la nôtre, Erasme faisant profiter de son expérience un jeune homme destiné à fréquenter la cour : « Ne te fie à aucun de ceux qui se disent ton ami; laisse-les sourire, promettre, embrasser, faire autant de serments qu'ils voudront... Sois poli avec tous; la politesse ne coûte guère. Salue, cède la place et n'oublie pas de donner aux gens leur titre... »

LA PRIMAUTÉ DU SCRIBE

Des écrits nombreux montrent jusqu'à quel point les maîtres cherchaient à inculquer à leurs disciples l'orgueil littéraire. Un thème revient fréquemment : la supériorité du scribe sur toutes les autres classes de la population. « Ne sois pas un agriculteur, méfie-toi de la carrière de soldat ou même de prêtre. Rien ne vaut la carrière du scribe. » Ce sont là les thèmes favoris au Nouvel Empire. Déjà à la fin de l'Ancien Empire, Akhthoy avait rédigé à l'intention de son fils Pépi une véritable plainte des métiers. « Rien ne surpasse les livres, écrivait Akhthoy; ô puissé-je te faire aimer les livres plus que ta mère, puissé-je mettre leur beauté devant tes yeux! » Pour être un « scribe expert, à la tête de ses collègues », il faut « porter gravée dans son cœur la sagesse de tout livre ».

LES GRANDS MAÎTRES

Un des papyrus de la collection Chester Beatty récemment publiés par le Dr Alan Gardiner contient un enseignement donné à la jeunesse au sujet du rang que doivent occuper les grands maîtres du passé dans l'esprit des générations récentes. « Quant à ces scribes savants et ces prophètes depuis l'époque des successeurs des dieux, leur nom est établi pour l'éternité, bien qu'ils aient disparu ayant achevé leur existence et que tous leurs contemporains soient oubliés. Ils ne se sont pas bâtis des pyramides d'airain aux stèles de fer; ils n'ont pas laissé de descendants pour proclamer leur nom, mais leurs livres et leurs « Sagesse » sont leurs vrais héritiers... les ouvrages qu'ils ont laissés font que leur nom est proclamé dans la mesure de la valeur de ces écrits. La mémoire de leurs auteurs est éternelle... Un livre est plus profitable qu'une maison bien bâtie ou qu'une chapelle dans l'Occident; il vaut mieux qu'un château bien pourvu ou qu'une stèle commémorative dans un temple.

« Y a-t-il maintenant quelqu'un comme Hardedef? Y en a-t-il un autre comme Imhotep? Qui parmi nos contemporains est l'égal de Nofri et d'Akhthoy, les plus célèbres parmi eux? Je te rappelle les noms de Ptah-em-Djehouti et Khakheperrasonb. Y en a-t-il un autre comme Ptahhotep ou Kaïros?... » C'est presque une page d'histoire littéraire.

Une chanson transcrite sur un papyrus du Nouvel Empire et, en partie, sur la paroi d'une tombe de la XVIII^e dynastie contient le couplet suivant : « J'ai entendu les dits d'Hardedef et d'Imhotep, dont tout le monde cite les sentences. Mais où sont leurs tombeaux?... ils ont disparu... » Pendant des siècles, chaque lettré versait quelques gouttes de son godet, en libation pour Imhotep dont on fit du reste un dieu, presque l'égal de Thot.

Quant au scribe Akhthoy, on lui offre encore des offrandes au Nouvel Empire, et l'on se souvient qu'il avait rédigé les « Instructions » du roi Amenemhat I^{er} à son fils Sésostris I^{er}. Khakheperrasonb écrivait, à en juger par son nom, sous la XII^e dynastie. Nous n'avons gardé de son œuvre qu'un extrait maladroitement copié sur une tablette d'écolier de la XVIII^e dynastie. Il était l'auteur d'un « choix de paroles, rassemblement de proverbes, recherches d'expressions d'un esprit ingénieux ». Voici quelques exemples de sa manière. « Ah! si j'avais des mots inconnus, des sentences rares exprimées en un langage nouveau!... Plus de ces sentences en un langage désuet comme parlaient les ancêtres. Je voudrais exprimer (littéralement) de mon corps tout ce qu'il contient et passer au crible tout ce que je dis... Ah! puissé-je savoir des choses que les autres ont ignorées et que personne n'a ressassées, afin que je puisse les dire!... Que mon cœur consente à me répondre pour que je lui explique ma souffrance et que je me décharge sur lui du fardeau qui pèse sur moi... J'ai médité sur le passé et sur les choses advenues au pays. Le juste est forçé et l'iniquité siège dans la chambre du conseil. Les desseins des dieux sont anéantis et leurs ordonnances violées... Le pays est réduit à la misère, le deuil est en tous lieux, villes et villages se lamentent... Un cœur vaillant dans l'adversité est un véritable ami pour son maître. Que n'ai-je un cœur qui connaîtrait le secret d'endurer! Il serait mon appui, un appui sur lequel j'accumulerais mes lamentations afin de me décharger de ma douleur. » Il ne serait guère difficile de trouver l'écho des mêmes pensées aussi bien dans les grands lyriques de tous les temps que dans l'Ecclésiaste.

LA TECHNIQUE DU BEAU LANGAGE

On voit à quel point la recherche de la beauté d'expression littéraire préoccupait les Égyptiens. Tous ceux qui liront « les Contes populaires de l'Égypte ancienne » par Maspero ou le recueil du professeur A. Erman découvriront la variété des genres et la fertilité d'invention des auteurs. L'art d'écrire a toujours été considéré chez les Égyptiens comme une technique savante, dont les règles s'apprenaient par la routine dans les écoles. S'assurer la maîtrise, d'abord de l'hieratique et ensuite des hiéroglyphes, c'était devenir disciple de Thot et de Seshat par la connaissance des « paroles divines ».

LE DESSIN ÉGYPTIEN

Le scribe pouvait en outre acquérir la connaissance des formes. C'était une étape de plus à franchir. La langue égyptienne ne faisait pas de distinction nette entre l'action d'écrire et celle de dessiner. Pour avoir le droit d'exercer la technique du dessinateur dans les édifices religieux ou funéraires, il fallait avoir conquis le grade de « scribe des contours » ou « scribe des formes ». Les images qui ornaient les murs des temples et des chapelles des tombeaux avaient avant tout un caractère religieux. Lorsque le prince Nefermat, fils de Snefrou, emploie pour son monument

funéraire une technique nouvelle, il écrit qu'il a fait « ses dieux en écriture ineffaçable ».

Le dessinateur n'avait dans l'exercice ordinaire de son métier qu'une part restreinte d'initiative. Il avait à combiner des éléments qui lui étaient donnés par les recueils canoniques. La bibliothèque du temple d'Edfou contenait, entre autres, « le livre des prescriptions qui regardent les représentations secrètes avec les figures des divinités telles qu'elles ont été instituées par Horus ». Une stèle d'Abydos nous fait assister à l'enquête instituée par un roi Neferhotep de la XIII^e dynastie en vue de rendre aux images les formes qui avaient été réglées au temps des dieux. C'est là une allusion à certain texte mythologique qui attribuait à Ptah la création directe des formes dans lesquelles les dieux allaient s'incorporer.

Une fois de plus, l'Égypte livre à notre examen des matériaux en nombre écrasant, mais se refuse à nous rien laisser découvrir d'une période de formation. Les premières représentations typiquement égyptiennes sont faites d'après des règles savantes, règles inflexibles. L'application de ces règles pourra se prêter à une sensibilité artistique qui se modifiera au cours des âges, elle pourra même admettre des compromis avec un autre système; ce sera toujours un dessin égyptien que nous n'avons le droit d'appeler ni maladroite, ni inexpérimenté, en vertu des principes qu'il met en jeu. Champollion l'avait compris dès son premier contact avec les monuments de la vallée du Nil. « L'art du dessin n'était généralement employé que comme moyen d'écrire; il s'était agi en principe de consacrer les formes, et le mode de représentation des objets sous l'aspect le plus propre à en faire saisir les contours est la silhouette remplissant ces conditions; aussi les Égyptiens ont-ils toujours évité le raccourci et nous devons dire, évité plutôt qu'ignoré; car il y a autre chose, ce semble, que de la naïveté à représenter un homme avec ses membres et la tête de profil, les épaules et la partie haute du corps étant vue de face et ils n'ont jamais fait autrement. » Une fois leurs règles démêlées et admises, leurs représentations sont aussi claires que les nôtres. Les Égyptiens n'ont jamais dessiné d'après les lois de notre perspective; leur dessin serait plutôt un système de géométrie descriptive, comme l'a montré Marcelle Baud dans son livre sur *Les Dessins ébauchés de la nécropole thébaine*.

En Égypte le dessin et la peinture ont été un art d'expression presque littéraire avant d'être associés à l'idée de beauté. C'est en ce sens que Platon félicitait les Égyptiens des traditions inaltérables de leurs arts qui avaient été inventés d'abord par les dieux, pour l'édification des hommes.

LE MÉTIER DE SCULPTEUR

Ptah avait créé les images des dieux. Aussi le grand prêtre de Ptah de Memphis portait-il le titre de chef des artisans. Les Égyptiens ne possédaient pas un mot différent pour distinguer les arts des techniques, pas plus du reste que les Grecs. Celui qui sculptait pour un tombeau une statue comme celle du Cheikh el Beled ou du Scribe du Louvre pensait d'abord à exécuter, suivant les règles, un « corps d'éternité », c'est-à-dire le support d'une âme désincarnée. Son œuvre était souvent cachée dans un réduit maçonné et, en tout cas, elle n'avait pas été calculée pour être érigée en commémoration du défunt. Le plus ancien sculpteur de statues nous apparaît moins comme un artiste que comme un ouvrier spécialiste, aide du prêtre funéraire, contribuant à assurer l'existence d'outre-tombe du défunt. Si nous nous demandons dans quelle mesure cette activité est dirigée par des conceptions proprement artistiques, nous entrons dans un autre domaine, et nous nous exposons à des erreurs graves.

DE L'ARTISAN A L'ARTISTE

Mais à quel moment l'ouvrier sculpteur devient-il un artiste? Il y a théoriquement deux étapes dans ses efforts : 1^o Il cherche à faire de son modèle, en vue d'un but purement religieux ou magique, une copie aussi exacte que possible. A ce stade se rattachent les remarquables têtes funéraires du début de la IV^e dynastie; 2^o Le sculpteur interprète un type naturel, suivant un idéal déterminé de beauté. C'est le cas de beaucoup de statues de premier ordre trouvées dans les chapelles des tombes de l'Ancien Empire. Le passage de l'une à l'autre étape est extrêmement subtil; dès la période memphite, les sculpteurs cherchent une idéalisation des traits qui implique une conception de la beauté. Lorsque nous examinons les études d'après le vivant, faites par le sculpteur Thoutmès à Tell el Amarnah, et que nous les comparons aux œuvres en voie d'exécution ou achevées, nous comprenons qu'il s'agissait nettement d'interpréter la nature. Cette fois, c'est bien dans l'atelier d'un artiste que nous nous trouvons et non plus dans l'échoppe d'un fabricant de statues.

LE GOÛT DU BEAU

En Égypte les sentiments se sont exprimés par les techniques des différents arts avant que personne n'ait songé à éveiller des sentiments par l'exercice de l'art. Le bon artisan qui répond aux demandes de la religion ne peut se retenir longtemps de tendre vers ce que lui-même ou ses contemporains considèrent comme un idéal de perfection. La maîtrise ne sera pas confinée aux tâches utilitaires du début; elle s'appliquera désormais à des domaines de plus en plus larges. Le choix de la matière, sa couleur deviendront des éléments de beauté à tel point que les perles des colliers, les pierres choisies pour les bases donneront, aussi bien que les formes, un caractère aux productions des diverses époques. De plus en plus, les techniques se « laïciseront » et permettront au producteur de traduire avec plus de variété sa conception du beau. Il suffit de regarder quelques instants les délicates cuillers à fard du Musée du Louvre pour comprendre l'importance de cette émancipation. L'idole du temple, la statue de double du mastaba sont, aux figurines de bois ou d'ivoire représentant des esclaves chargés du vase à fard, dans la même relation qu'un hymne poétique aux couronnes royales divinisées vis-à-vis des recueils de chansons d'amour.

Les modernes ont créé, pour parler d'art, des terminologies aussi riches que subtiles. Si l'on parcourt le dictionnaire de la langue égyptienne, on reconnaît que les anciens n'avaient pas dégagé les notions propres à exposer leurs idées sur le beau. Le mot *Nefer* que nous traduisons dans certains cas par « beau » a aussi et avant tout le sens du bon. Un autre terme fréquent est *akh* dont un des sens fondamentaux est « Etre brillant ». On s'en sert pour dire d'une chose qu'elle est excellente, utile, avantageuse et agréable.

LES MAÎTRES DE LA TECHNIQUE

On a dit que, pour les Égyptiens, le talent littéraire était une technique; nous venons de voir que la même expression couvre également la plupart des activités que nous appelons artistiques. L'héroglyphe qui sert de signe pour les mots art, métier, artiste et ouvrier n'est autre que l'image d'un foret à creuser la pierre. Si les Égyptiens ont été, suivant nos conceptions actuelles, de grands artistes, c'est parce qu'ils étaient avant tout des maîtres de la technique. Les méthodes du travail de la pierre soulèvent des problèmes dont la solution n'a pas encore été trouvée, au moins d'une manière satisfaisante. Comment pouvait-on transporter des carrières d'Assouan des blocs de granit pesant 38,000, 42,000, 150,000 et 425,000 kilos, comme on en rencontre au

temple de la pyramide de Khéphren? On ensevelissait les taureaux sacrés de Memphis dans des cuves de granit de 60,000 kilos. Il y a dans les ruines du temple de Tanis, à plus de 1,000 kilomètres des carrières de granit, les débris d'un colosse de plus de 20 mètres de haut, dont le poids dépassait 1 million de kilos.

LE GOÛT DE LA PRÉCISION

Mais les Égyptiens apportaient aussi dans l'exécution un soin et une exactitude admirables. Le sarcophage en granit de Sésotris II ne présente, d'après Petrie, qu'une erreur d'un huitième de millimètre dans le plan des côtés dont la surface est mate comme du verre dépoli. M. Engelbach a vérifié le degré d'exactitude dans la taille d'une colonne monolithe, en granit rouge, de la V^e dynastie; il a constaté que, pour un segment de 2^m60 de long, avec un diamètre qui va en diminuant de 92 cm. 2 à 79 cm. 8 l'erreur par rapport au diamètre moyen n'a jamais dépassé 8 millimètres.

Une telle exactitude implique, de la part des anciens architectes, une organisation très avancée du bureau des travaux. Chaque bloc extrait de la carrière devait trouver sa place à un endroit déterminé de l'édifice qui s'élevait; bien plus, chaque bloc de revêtement devait être l'objet d'une épure soignée.

SCIENCE PRATIQUE ET SCIENCE THÉORIQUE

Que cette richesse d'expériences pratiques ne nous pousse pas à dénier aux Égyptiens l'esprit scientifique sous prétexte que nous n'avons guère d'écrits consacrés à l'exposé des principes. Cette distinction entre la science pratique et la science théorique empêche d'apprécier les réalisations des Égyptiens. Avant la première dynastie, lorsque le calendrier solaire n'était pas encore adopté, et que l'année était divisée en trois cent soixante jours, on avait déterminé de dix en dix nuits la situation d'étoiles que nous appelons « décans » et dont la position permettait de fixer les heures. Le témoignage extraordinaire d'une telle sélection de trente-six étoiles ne peut être diminué par le fait que nous ne connaissons aucun traité d'astronomie égyptienne. Les cartes du ciel établies à ces périodes prédynastiques ont été reprises à des époques plus récentes et recopiées au plafond de certains temples sans qu'on les ait remises au point. C'est un avertissement; il faut se garder de croire que l'Égypte du Moyen et du Nouvel Empire ou de la Basse Époque ait toujours atteint le même niveau que l'Ancien Empire ou les temps antérieurs.

LES PAPYRUS MÉDICAUX

L'examen des papyrus médicaux nous apporte à cet égard un exemple caractéristique. Tous étaient des recueils pratiques. On peut y distinguer, à côté des recettes dont parfois on note l'efficacité, des extraits de traités à caractère didactique. Le papyrus Ebers, par exemple, a gardé le « commencement du livre secret du médecin ». Tous ces papyrus font d'ailleurs une place importante aux pratiques de magie. La récitation des formules, l'emploi des amulettes occupent l'attention du praticien presque autant que les traitements proprement dits.

Or, la découverte du papyrus Edwin Smith et son édition par le professeur Breasted sont venues modifier complètement ce tableau. Il s'agit cette fois d'un traité de chirurgie dont la langue indique une rédaction du début de l'Ancien Empire. Le texte était devenu déjà si difficile à comprendre à la fin de l'Ancien Empire qu'un nouvel éditeur l'avait enrichi de soixante-neuf gloses dont voici un exemple typique : un homme a reçu une blessure au crâne avec perforation de l'os. Le texte du traité dit : « Laissez-le à son pieu d'attache jusqu'à ce que la période de sa

souffrance soit passée. » Le glossateur ajoute : « Quant à le laisser à son pieu d'attache » cela signifie « le laisser à son régime habituel sans lui administrer de médicament. »

La méthode de présentation des cas est tout à fait remarquable. En voici le schéma : a) instructions pour...; b) si vous examinez un homme ayant... (description des symptômes); c) vous direz : C'est un homme qui souffre de ... (nom de l'affection). Pronostic : Trois éventualités sont envisagées et formulées de la manière suivante : « C'est un mal que je traiterai », c'est-à-dire guérison certaine; « c'est un mal contre lequel je lutterai », c'est-à-dire pronostic incertain; « c'est un mal que je ne traiterai pas », c'est-à-dire qu'il n'y a rien à tenter; d) Indication éventuelle du traitement; e) Gloses explicatives.

Le papyrus Edwin Smith est donc conçu avant tout comme un manuel d'enseignement. Darius avait chargé son médecin égyptien de réorganiser l'école de Saïs qui avait été pourvue à nouveau « de tous les instruments qui se trouvaient dans les écrits et conformément à ce qui était autrefois ». Le professeur exposait au bénéfice de ses élèves les notions générales de la physiologie et de l'anatomie. A propos du cœur, il leur disait : « Il y a en lui des vaisseaux pour chaque membre. Ainsi donc, si le médecin met ses mains ou ses doigts sur l'occiput, sur les deux mains, sur le poulx, sur les deux pieds, il mesure le cœur... parce que celui-ci parle dans chaque vaisseau de chaque membre... » Le traité montre que la relation entre le « compte du cœur » et la température du corps était comprise, et même qu'on avait remarqué les discordances produites dans le cas de fracture du crâne par la pression de l'os sur le cerveau.

Les descriptions anatomiques sont minutieuses et dans les commentaires le rédacteur recourt volontiers à des comparaisons. Le cas 22 du livre s'exprime comme suit : « Si tu examines un homme qui a une fracture du temporal, tu mettras ton pouce sur sa joue et ton doigt sur l'extrémité du maxillaire, de telle sorte que le sang s'écoule par les deux narines ainsi que de l'intérieur de l'oreille du côté de la blessure. Nettoie avec un tampon de lin jusqu'à ce que tu puisses voir les fragments de l'os à l'intérieur de son oreille. Si tu lui adresses la parole et qu'il reste muet et ne peut parler, tu diras : « Celui qui a une fracture de la tempe, qui perd du sang par les deux narines et par l'oreille, qui reste muet et souffre de raideur dans le cou, c'est un mal que je ne traiterai pas ». Gloses : Quant à « l'extrémité du maxillaire », cela signifie l'extrémité de sa mâchoire. L'extrémité dont le bout se trouve dans la région temporale est comme la serre de l'oiseau « ama » lorsqu'il se saisit d'un objet. Quant à « Tu vois ses fragments à l'intérieur de l'oreille », cela signifie que quelques morceaux de l'os adhèrent au tampon introduit pour nettoyer l'oreille.

En médecine, les Égyptiens avaient donc depuis longtemps quitté le domaine de l'empirisme pour adopter une doctrine ferme, désignée d'ailleurs dans les textes par l'expression équivalente à notre « art médical ».

LES MATHÉMATIQUES

Il en va de même des autres domaines scientifiques. Les mathématiques ont fait l'objet de nombreuses recherches dans les dernières années. M. O. Neugebauer résume de la sorte les conclusions auxquelles il est arrivé : « Le système de calcul des Égyptiens, qui semble à première vue un extraordinaire mélange de conceptions primitives et de calculs étonnamment diffus et compliqués, se montre à nous, à la suite de cette étude, comme une construction d'une unité et d'une cohérence parfaites... On peut donc dire que les mathématiques égyptiennes sont le seul exemple qui nous ait été conservé intact, d'un système de calcul très développé dans ses applications, dont l'évolution n'a subi aucune interruption et qui, au contraire, repose réelle-

ment sur le fondement le plus primitif du calcul, c'est-à-dire sur le dénombrement et une conception individuelle de la fraction. »

ORGANISATION POLITIQUE ET SOCIALE

L'organisation politique et sociale avait, dans l'ensemble, autant de fermeté que de précision; sur un fonds solide de traditions vénérées, les institutions et les principes du gouvernement s'adaptèrent aux circonstances du temps et même aux conceptions diverses du pouvoir. Bien qu'il reste relativement peu de documents, on peut néanmoins, par des exemples typiques, constater avec quelle précision les actes fondamentaux de la vie juridique étaient soumis à une réglementation. On connaît des actes de vente, des contrats de location, des contrats de mariage, des testaments, etc...

Voici, à titre d'exemple, comment un prêtre achetait une maison à l'époque où se bâtissait la grande pyramide : L'acquéreur dit : « J'ai acheté cette maison contre rémunération, du scribe Tenti, et j'ai donné pour elle la valeur de dix anneaux en : un meuble de bois d'anis valant trois anneaux; un lit en cèdre de première qualité valant quatre anneaux; un meuble en bois de sycomore valant trois anneaux. » Le vendeur dit : « Je jure par le roi que je donnerai ce qui est juste et que tu seras satisfait pour tout ce qui constitue la maison. Tu as effectué le paiement par compensation. Scellé du sceau dans le bureau de la ville de la pyramide, en présence de plusieurs témoins appartenant tant au service auquel appartenait Tenti qu'au collège de prêtres de Kemapou : l'ouvrier de la nécropole Mehi, les prêtres funéraires Sheeni, Ini et Niankhhor. »

LE VIZIR

Toute l'administration était contrôlée par les magistrats dont on traduit le nom par vizir. Plusieurs tombes de la nécropole thébaine portaient le texte précieux des instructions intitulées : « La manière de siéger du vizir. » C'est là une source de première valeur sur les divers rouages de l'administration réglés non seulement dans l'intérêt du pharaon, mais aussi pour la sauvegarde de l'ordre et de la justice. Thoutmès III, au moment de confier la fonction suprême à son ministre Tekhmara, lui adressa un discours dont voici les points les plus importants : « ... Le vizir ne doit pas se laisser influencer par les autres fonctionnaires, ni traiter les sujets comme des esclaves. La seule chose à prendre en considération, c'est l'intérêt de son maître. Celui qui vient le trouver pour lui soumettre une affaire doit être traité d'après la loi et conformément au bon ordre. Le vizir n'oubliera jamais qu'il est le point de mire de l'opinion publique... Le vizir a le devoir d'accorder lui-même une solution à qui présente une requête; même s'il doit le renvoyer à une autre autorité, il doit le faire par un jugement... Le vizir se souviendra du passage du vieux cérémonial memphite d'après lequel les rois de l'Ancien Empire avertissaient le vizir nouvellement nommé de se souvenir d'un ancien vizir qui, disait-on, avait toujours donné tort à ses parents contre des étrangers, de peur d'être accusé de partialité. Une justice ainsi exagérée est de l'injustice. Le vizir doit traiter celui qu'il connaît comme si c'était un inconnu, le grand personnage comme le pauvre diable; alors il conservera son emploi... Le vizir ne doit jamais se mettre en colère contre quelqu'un sans raison; certes, il doit faire en sorte qu'on le craigne, car sans cela il ne serait pas un véritable prince; mais il ne doit pas oublier que la juste crainte, qui doit être l'apanage d'un prince, ne s'acquiert que par l'équité. Inspirer trop souvent la terreur est maladroit et les gens en tireront de fausses conclusions... L'institution du vizirat repose sur ce principe que le vizir est celui qui doit rendre la justice devant tous les hommes.

Chaque fonctionnaire doit agir suivant les instructions qu'il lui donnera. Quant au vizir lui-même, qu'il prenne pour règle de ne jamais hésiter quand il s'agit de la justice et qu'il n'oublie pas que le roi préfère avec raison le timide au roué. C'est d'après ces instructions que le vizir agira, pour son propre bien. »

LE BILAN DE LA CIVILISATION ÉGYPTIENNE

Peut-être estimera-t-on que je puis m'arrêter au moment où notre pensée vient de se fixer sur les instructions du roi à son premier ministre. J'avais dit que je m'en tiendrais, dans ces dernières pages, aux sommets de la civilisation égyptienne. Je sais bien qu'on me reprochera de n'avoir souligné que les réalisations les plus brillantes. Si je n'ai pas voulu exposer, avec une complaisance d'Occidental civilisé, les tares de la civilisation égyptienne — et il ne serait guère malaisé d'en relever — ce n'est pas faute de les avoir mesurées. C'est que je n'oublie pas que, lorsque nous les étudions, souvent sans pouvoir les situer à leur plan vrai, nous risquons soit de donner aux faits une signification que les anciens leur auraient déniée, soit de vouloir les ramener à un idéal qui n'est plus le même... Tout bilan bien fait comprend son poste de profits et pertes; ce qui importe, c'est de montrer un solde positif et, à ce point de vue, l'Égypte des pharaons occupe une position inébranlable (1).

JEAN CAPART,
Directeur de la Fondation Egyptologique
Reine Elisabeth.

Le vrai problème international

Samegi dernier, à Londres, un diplomate français très averti me dit avec un sourire : « Cette fois, nous ne nous occupons plus de faire des pactes. Nous nous occupons de choses sérieuses. » Tout est là, et tout est aussi dans les contingents militaires en présence, des deux côtés de la frontière.

La France dispose sur pied de paix de vingt divisions, plus six divisions coloniales réparties dans la métropole et dans l'Afrique du Nord. La Belgique a six divisions sur un front aussi allongé que celui de la France. En face l'Allemagne est prête avec trois divisions motorisées et trente divisions du type classique. Ces trente divisions seront portées à trente-six à la fin de l'année 1936. Il est impossible de chiffrer exactement les formations paramilitaires, police, troupes d'assaut, S. S., etc..., qui accompagneraient l'armée *feldgrau* dans ses déplacements. On est fixé cependant sur la valeur combattive de ces formations. On est moins bien fixé sur leur armement. L'aviation allemande est pour le moment de huit cents avions de combat. Il n'est pas certain que ses équipages soient déjà de premier ordre. Dans l'île de Norderney en particulier, où se poursuivent quotidiennement leurs expériences, les avions allemands tombent souvent... pour ne plus s'envoler. Néanmoins nous revenons toujours à

(1) Ces pages paraîtront dans l'ouvrage de MM. CAPART et CONTENAU publié à la Librairie Hachette, à Paris, sous le titre *L'Orient ancien*, faisant partie de la collection « Histoire racontée à tous ».

Dans cette même collection a déjà été publié : *Nouvelle Histoire grecque*, de M. ROBERT COHEN (8^e mille). Il paraîtra prochainement : *Nouvelle Histoire romaine*, de M. GUGLIELMO FERRERO.

ce chiffre effarant : trente-six divisions allemandes contre vingt-six divisions françaises alignées le long du mur Maginot. Ces trente-six divisions allemandes ne seront que trop séduites par la tentation de s'élancer au nord de ce mur, le plus au nord possible.

Sur le corps expéditionnaire britannique il ne faut plus compter. L'armée anglaise est réduite en ce moment à quelques effectifs squelettiques. Les divisions motorisées, chères et supérieurement outillées, paraissent aux Anglais un bien si précieux qu'ils feront tout pour ne pas les engager. Le seul appoint anglais intéressant sera celui de l'air.

Quels changements le coup de force allemand du 6 mars apporte-t-il à notre situation? C'est que sur toute l'étendue du territoire nous sommes maintenant à la merci d'un coup de surprise. Ce danger n'existait jusqu'ici qu'en fonction d'un raid motorisé, un mauvais coup, sorti des profondeurs de la zone démilitarisée et surgissant à l'improviste. Contre la vitesse des blindés et des bataillons portés, les stipulations de Locarno ne pouvaient rien.

Voilà où nous en sommes. Devant ces dures réalités, les tergiversations de Londres ne nous apparaissent que comme de pauvres choses. Oui, l'ère des pactes est terminée. Il est temps de s'occuper de choses sérieuses. M. van Zeeland semble l'avoir compris quand il refuse de s'attarder à des demandes d'évacuation de la Rhénanie. Hitler est sur le Rhin. Il y restera. Il est bien inutile de lui demander de faire spontanément ce que nous ne pouvons le forcer à faire par les moyens légaux que nous confient les traités. Une seule politique nous reste, celle de conclure le plus tôt possible l'accord aérien le plus avantageux avec l'Angleterre. Après cela, si ces messieurs tiennent absolument à nous faire apposer notre signature au bas d'un nouvel acte, nous n'y verrons pas d'inconvénient, sans nous faire aucune illusion.

Eux, les Anglo-Saxons surtout, sont hypnotisés par le mythe du collectif. Pour eux toute sécurité doit être collective, et les choses ne peuvent marcher honorablement que si les Etats garantissent la paix en un fort contingent de cinquante gouvernements au moins. Cette sécurité collective, les diplomates d'aujourd'hui en ont plein la bouche. C'est un mot plein de dangers quand ceux qui s'en prévalent ne sont pas armés. Parler de sécurité collective quand les nations garantes ne font qu'accumuler des insuffisances est un jeu effrayant. Pourtant l'Angleterre tient à sa formule, et ceci mérite un mot d'explication.

Dès le lendemain de la guerre, grisée par l'appareil de sa toute-puissance, la Grande-Bretagne crut qu'elle n'était plus demanderesse, mais *donneuse* de sécurité. Il faut toujours retenir que dans ces grandes constructions européennes l'Angleterre demeure convaincue qu'elle apporte un cadeau. L'appui que peuvent lui donner les autres puissances lui paraît infime. C'est elle qui fait le geste désintéressé. En 1925, lord Robert Cecil et M. Henry de Jouvenel avaient mis sur pied un grand projet de ce genre, qui sombra parce que le gouvernement conservateur de M. Austen Chamberlain n'osa pas en accepter l'héritage. Cinq ans plus tard, à cause du conflit sino-japonais, à cause des premières alertes allemandes, les Anglais ne voulurent plus connaître que le collectif. Ils ne jurèrent que par le collectif. Chez eux rien ne peut se concevoir autrement, et M. Anthony Eden sait très bien que son gouvernement n'obtiendra un renforcement de sa puissance militaire et un budget de 40 millions de livres pour armements que si tout est enveloppé dans le mythe des accords collectifs, *avec l'Allemagne*.

* * *

Nous serons donc, bien malgré nous, embarqués dans un nouvel accord où la signature de M. van Zeeland voisinerait avec

celle de M. Joachim von Ribbentrop. Cela ne se fera pas en une semaine, ni même en un mois. D'ici là il faudra satisfaire chez les Etats covenantaires le besoin singulier de faire manœuvrer des sanctions. C'est là aussi une clause de style. Les Soviets et les Tchèques y tiennent absolument. Il est certain que si les Anglais voulaient empoisonner la vie allemande, ils établiraient immédiatement une mesure très simple. Ils obligeraient leurs créanciers germaniques à payer comptant toutes leurs fournitures. Mais on se disputera tellement que pour finir les sanctions seront réduites au minimum. C'est qu'elles sont dangereuses à un autre point de vue. Des sanctions collectives contre l'Allemagne auraient pour premier résultat de surexciter le chauvinisme germanique à un degré qui friserait la catastrophe européenne. On a bien vu avec l'Italie ce que faisaient les sanctions et quelle surexcitation nationaliste elles pouvaient causer. Les auteurs du Covenant avaient pensé que le spectacle de cinquante nations résolues à sévir ralentirait l'ardeur guerrière de l'Etat délinquant. Or on a découvert que seul le contraire était vrai.

* * *

La politique européenne, de 1925 à 1930, a été commandée par la fameuse devise inventée par M. Herriot : « Arbitrage, sécurité, désarmement ». De ces trois propositions, la politique belge ne doit retenir qu'une seule, la seconde.

Au Conseil de la Société des Nations, dans le petit salon cramoisi de la reine Anne, les hommes qui président aux destins des nations discutent depuis dix jours. Mais leurs paroles mesurées sont dominées par le fracas des armes. Un chroniqueur a fait remarquer que toute l'hémisphère septentrionale est remplie d'une grande agitation. Les Soviets, effrayés par la menace japonaise et par la menace allemande, cherchent un allié à l'ouest et trouvent la France. Entre les Soviets et la France, l'Allemagne s'agite furieusement et se prétend encerclée. Alors la France se tourne vers l'Angleterre qui oscille elle-même entre l'Europe qu'elle trouve insupportable et l'Amérique qu'elle ne veut pas oublier, mais qui, à son tour, oscille entre le Britannique et le Nippon. Ainsi un grand mouvement se dessine autour de la planète, mais toujours dans sa moitié septentrionale. C'est pourquoi la Société des Nations convoque les représentants de peuples perdus aux extrémités de la terre. Mais il ne semble pas que leurs acceptations puissent rien changer à ce qui se passera un jour entre les Allemands et nous, sur la ligne fatidique qui va de Longwy en Lorraine à Maestricht en Limbourg.

CHARLES D'YDEWALLE.

AVIS IMPORTANT

Nous prions instamment les abonnés dont l'abonnement échoit le 25 mars de donner des instructions pour que la quittance postale qui leur sera prochainement présentée soit honorée à première présentation. Ils nous éviteront ainsi d'inutiles frais et ennuis.

Rentré de sa randonnée à travers la Chine, le Révérendissime DOM THÉODORE NÈVE, abbé de Saint-André, donnera le vendredi 27 mars, à 5 heures, dans la Salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart, à Bruxelles, une conférence :

La Chine d'hier et la Chine de demain
(Projections lumineuses).

L'entrée est entièrement gratuite, mais nous conseillons vivement de faire numéroter les cartes à l'Union Coloniale moyennant 2 francs.

Conversion

C'est à la fin du printemps de 1917 qu'Eve Lavallière prit le chemin de la Touraine, qui devait être son chemin de Damas. Conversion imprévue pour tout le monde, à commencer par elle, foudroyante et complète, et qui jamais ne se démentit.

* * *

Le samedi 26 mai, vers 3 heures de l'après-midi, une limousine arrive de Tours et s'arrête à la cure de Chanceaux-sur-Choisille. Il y a dans la voiture, outre Eve et Léona, un certain M. Destréguil, agent de location, que l'artiste a chargé de lui trouver un château à louer. Et l'on a décidé de venir visiter « la Porcherie », qui pourrait peut-être convenir. Seul, M. Destréguil met pied à terre et entre au presbytère. Ce n'est pas le père spirituel de la paroisse qu'il vient voir, c'est le tuteur de deux fillettes : Renée et Jeanne Tostain, dont la Porcherie est la propriété. Il n'est guère de mode que les prêtres soient administrateurs de biens. Mais c'est la guerre. Et c'est le curé de Chanceaux.

Depuis dix-sept ans déjà, l'abbé Chasteigner est établi dans ce village où tout le monde l'aime. Sa paroisse d'environ cinq cents âmes lui laisse des loisirs et le tribunal n'a trouvé personne à qui confier plus sûrement la tutelle des deux petits-enfants de Pierre Tostain, l'ancien châtelain, son ami, mort en 1916. Il prend la chose à cœur et fait valoir les quarante-quatre hectares de vignes et de prairies qui forment le domaine. Ce n'est pas une sinécure. Une dizaine de domestiques travaillent sous son contrôle. Et dans les coups de feu, lors des moissons, des vendanges ou du battage, il faut trouver de la main-d'œuvre de surcroît. Parfois le curé est obligé de mettre lui-même la main à la tâche pour aider et encourager ses gens.

Il doit aussi les surveiller. La bonne entente ne règne pas toujours parmi la domesticité. Ou, au contraire, elle règne trop bien. Dans les deux cas, c'est aux dépens du maître absent. Aussi, plusieurs fois le jour, l'abbé franchit-il à bicyclette les trois kilomètres qui le séparent de la Porcherie. Il entre à l'étable au moment de la traite (on lui avait pourtant dit que les vaches ne donnaient plus de lait!), il pénètre dans la cuisine où sur la table s'étale un panier d'œufs (et on était venu lui raconter que les poules ne pondaient plus!). Tant et si bien que le domaine, grâce à sa vigilance, rapporte ce qu'il doit rapporter.

Mais, outre la ferme et les terres, il y a à la Porcherie un joli château dont il faut tirer profit. Il est à louer et c'est de cela que M. Destréguil veut entretenir le curé de Chanceaux. L'abbé vient à la voiture.

Vagues présentations.

— Nous vous dérangeons sans doute, monsieur le Curé, en vous priant de nous accompagner?

— Nullement, madame. D'ailleurs, je suis un homme fait pour être dérangé et qui se dérange volontiers quand cela en vaut la peine.

L'abbé monte dans l'auto. En cinq minutes on est arrivé.

Le château, assez vaste, avec son élégante façade du XVIII^e siècle, ses douves poissonneuses, son parc vallonné planté de cèdres et de vieux chênes, plaît immédiatement à l'artiste.

— Cela me convient parfaitement, dit-elle. Quel est votre prix, monsieur le Curé? Je veux louer tout de suite. Concluons le marché à l'anglaise, voulez-vous?

— Permettez, madame! n'allons pas si vite! A l'anglaise! A l'anglaise! Quand ma bonne fait mon lit à l'anglaise, je suis très mal couché. Je préfère qu'elle prenne son temps et de bien dormir.

Habitée à voir tout lui céder, et particulièrement les hommes, la vedette s'énerve. Se tournant vers Léona : « Il sait qui je suis, dit-elle en aparté, et il ne veut pas m'avoir ici. » Puis, brusquement, elle décide de partir pour Loches et s'en va là-bas, à cinquante kilomètres, visiter le château du Pressoir, qui est aussi à louer.

De son côté, l'abbé enfourche son vélo et se rend à Tours, à deux lieues de là. Il passe par l'agence Destréguil : « Qu'est-ce que c'est que cette petite dame si pressée qui vient de venir chez moi avec votre patron? » demande-t-il à un employé. « C'est Eve Lavallière, la fameuse vedette des Variétés », lui dit-on, éclaircissement qui ne l'éclaire guère. On ne se préoccupe pas beaucoup à Chanceaux des actrices qui font parler d'elles à Paris. Le curé va voir ensuite M^e Chauvin, notaire des enfants Tostain. Sans doute le notaire est-il mieux au courant et pourra-t-il le conseiller. « Allez-y, n'hésitez pas! dit le notaire. C'est une bonne personne, je crois, et surtout qui peut payer. »

Rentré chez lui, l'abbé Chasteigner voit bientôt reparaître l'actrice et sa suivante. Il les introduit dans ce petit salon qui est de plain-pied avec son potager et les fait asseoir sur le canapé. Eve est d'assez méchante humeur. Elle revient bredouille. Rien ne s'arrange. Le Pressoir de Loches, trop vaste, ne lui plaît pas. Et le notaire qu'elle vient de voir en repassant par Tours est « un ours mal léché avec qui il n'y a pas moyen de s'entendre. » M^e Chauvin l'a en effet renvoyée au curé de Chanceaux comme ayant seul pouvoir de louer la Porcherie.

— C'est avec vous, monsieur le Curé, que je dois m'arranger.

— Mademoiselle, je sais qui vous êtes. Je suis allé aux renseignements.

— Oui! et c'est parce que je suis une actrice que vous ne me voulez pas?

— Je suis navré que vous le croyiez, mademoiselle. Les actrices, je suppose, sont des personnes comme les autres. Il y en a qui sont bien et il y en a qui ne le sont pas. Vous je vous mets parmi les « très bien ». Etes-vous contente?

On tomba rapidement d'accord sur les conditions. La locataire payerait huit cents francs par mois et, comme elle s'ennuyait mortellement à l'hôtel de Tours où elle était descendue, l'abbé permit qu'elle prît immédiatement possession du château. Ce soir-là, et les quelques jours suivants, ce fut Eugénie, la fille de basse-cour, femme de Victor, premier charretier, qui fit la cuisine, en attendant que, de Paris, arrivassent Carat, l'ancien chauffeur, Anne, sa femme, Marthe, la chambrière, et le grand chien Toto, trésor de sa maîtresse. Alors l'installation fut complète et la nouvelle châtelaine se disposa à prendre de bonnes vacances.

* * *

Léona raconte d'un ton lyrique les émerveillements de la première semaine passée à la Porcherie. Evidemment, l'émerveillement était surtout pour elle, la bonne fille, qui de sa vie n'avait pénétré dans un château ni ne s'était roulée dans l'herbe d'une prairie.

« Ce château épatant, écrit-elle à peu près, nous voilà à l'explorer dans ses moindres coins et recoins. J'étais folle de joie, je trouvais tout merveilleux. Témoin de mes étonnements et de mon bonheur, Eve était elle-même heureuse et redevenait aussi jeune que moi (Léona a vingt-deux ans). Je me rappelle qu'un matin par une chaleur accablante, nous étions allées nous coucher dans un champ de trèfle, au bord du ruisseau. C'était un délice

de se rouler dans l'herbe fraîche et nous restâmes là de longs moments. Tout à coup la cloche sonne l'heure du déjeuner. A regret nous partons. En rentrant, nous rencontrons Victor, le fermier, qui nous dit : « Mesdames, je dois vous prévenir qu'il y a beaucoup de vipères rouges dans la propriété, et qu'elles se rassemblent d'ordinaire au bord du ruisseau. » Horreur! Je pâlis comme une morte. A me voir ainsi émue, Victor comprend que nous venons de là-bas. Et Eve de rire, et empruntant mon accent belge qu'elle imitait à merveille : « Pour une fois, sais-tu, Léona, nous l'avons échappé belle! » Mais moi je ne riais pas. Aussi, dès ce moment, n'allai-je plus de ce côté et pour circuler dans les champs eus-je soin de me munir d'un bâton. (Léona ne sait pas qu'inquiets pour leurs trèfles, les fermiers racontent volontiers aux citadins de ces histoires de vipères rouges.)

» Une autre fois, nous arrivons au pied d'un grand cerisier chargé de fruits. Comme un écureuil, je grimpe dessus et commence à cueillir des cerises. J'en mange, j'en remplis mes poches, j'en lance par poignée à Eve assise sous l'arbre, qui en mange aussi autant qu'elle peut. Elle en était couverte, elle en avait dans les mains, sur sa robe, il lui en tombait sur la tête, dans les cheveux : « En voulez-vous encore? » « Oui! jette Léona! » Soudain, M. le curé apparaît! « Ah ça! crie-t-il, je vous prends à la maraude! Dites donc! mes locataires, je vous loge, mais je ne vous nourris pas! » Vite je dégringole de l'arbre. Et Eve de s'excuser : « La tentation était vraiment forte. Ici les cerises sont veloutées, chaudes, vivantes, tandis qu'à Paris elles sont froides et mortes quand elles arrivent sur la table. » M. le curé sourit avec indulgence et nous pardonne. »

Cette histoire de cerises a fait le tour de la presse et des biographies. Souvent Eve la raconta. Léona, qui la reproduit, continue en disant que l'abbé fit observer à l'artiste qu'elle n'avait pas assisté à la messe dominicale. Celle-ci aurait répliqué : « Je vous promets d'y venir dorénavant si vous m'autorisez à cueillir des cerises. » Et donnant donnant, le marché aurait été conclu.

Mais l'abbé Chasteigner s'insurge fort contre pareille version. « Mes souvenirs sont très précis, dit-il. Sans bourse délier, ma locataire pouvait se fournir au jardin des légumes et des fruits qui lui étaient nécessaires. Je lui en avais donné le droit. Peut-être la voyant marauder avec Léona, lui dis-je par plaisanterie que des personnes si frugivores me coûteraient cher à nourrir? Peut-être M^{lle} Lavallière me répliqua-t-elle du même ton que je pouvais bien être coulant, puisqu'auparavant elle m'avait gentiment promis d'assister à la messe. Mais il n'y eut pas de ces marchés bizarres et jamais nous ne mêlâmes les cerises et la messe! »

» Les choses se passèrent tout autrement. Le dimanche 27 mai, le lendemain de son arrivée, je vais faire mon tour habituel à la Porcherie, après les vêpres. Entrant par la cour de derrière, je vois Léona tout aux premières joies de la vie paysanne, portant un chevreau sur chaque bras. « Où se trouve M^{lle} Lavallière? » lui demandai-je. Eve en pyjama, une badine à la main, était à la vacherie assise sur un tabouret, regardant traire les vaches avec intérêt. On l'appelle. Elle arrive, s'excuse de son accoutrement, et nous faisons les cent pas. Nous parlons du temps, du pays, du charme de la propriété, puis :

— Mademoiselle, dis-je, je ne vous ai pas vue à la messe ce matin. Est-ce que ma nouvelle châtelaine n'y va pas?

— Excusez-moi, Monsieur le Curé, je ne vous en avais pas demandé la permission? Sinon...

— Oh! ma permission, vous l'avez. D'ailleurs, vous savez, on peut y venir sans permission. La porte de mon église est ouverte à tous et la place ne manque pas, hélas!

— Eh bien! Monsieur le Curé, vous m'y verrez dès dimanche prochain.

Ce n'était d'ailleurs que pour tenir parole et se montrer aimable que, le dimanche suivant, 3 juin, Eve, accompagnée de Léona, pénétrait à 10 heures dans l'église de Chanceaux. Le charretier Victor, en service commandé, les avait amenées en cabriolet. Elles prirent place dans un banc de la rangée de gauche, juste en face de la chaire. Rien dans l'attitude d'Eve ne dénotait l'irrespect ni non plus la prière. Elle endurait la messe plus qu'elle ne l'entendait, comme les officiels font aux cérémonies religieuses.

Les cantiques qu'on chante à Chanceaux ne rappellent en rien la musique de la chapelle Sixtine. Les fillettes y font ce qu'elles peuvent et, soutenues par l'organiste qui accompagne à un doigt, crient de toutes leurs forces pour la plus grande gloire de Dieu. Attentive aux résultats plutôt qu'à la bonne volonté, « Eve, dit Léona, se tenait à quatre pour ne pas rire. »

Quand vint l'heure du sermon, M. le curé prêcha sur « les grands convertis ». De ce discours, il avait pris les éléments dans une conférence de Mgr Gibier. L'évêque y montre que ce n'est pas s'amoindrir de se convertir, puisque nombre de philosophes et d'écrivains sont venus ou revenus à la foi, sans rien perdre de leur talent. Etait-ce pour ses nouvelles paroissiennes que l'abbé prêchait? Profitant de la première occasion venue, voulait-il se hâter de leur faire entrer quelques bonnes vérités dans les oreilles? Toujours est-il qu'il n'eût pas prêcher plus fort dans une vaste basilique et n'obtenait pas grand succès chez Eve. Hochant la tête, et avec un sourire : « Pauvre M. le curé! Pauvre M. le curé! » disait-elle compatissante, cependant que les échos de la voix tonitruante s'en allaient frapper les murs de la minuscule église. Est-ce ce dimanche-là que Léona prit déjà, pour sa part, la résolution de faire comme les « grands convertis »? En tout cas, elle n'en souffla d'abord mot. Quant à Eve, elle songea peut-être que le discours était pour elle, mais n'en fut pas touchée le moins du monde. Aussi, quand l'après-midi l'abbé Chasteigner lui demanda :

— Eh bien, mademoiselle, comment avez-vous trouvé mon sermon?

— Pas mal M. le Curé! Seulement, je vais vous dire : il faut crier moins fort. Votre église a une acoustique détestable et vous coupez tous vos effets en donnant tant de voix. Il faut aussi parler plus lentement, ayant soin de détacher les mots lorsque vous voulez mettre une idée en valeur. Et ne haussez le ton qu'à bon escient. Par exemple comme ceci...

Et la voilà dans les allées du parc donnant toute une leçon de diction à son curé. Celui-ci ne met pas son amour-propre à vouloir rivaliser avec Démosthène et Bossuet. Un peu vexé cependant de voir qu'on lui parle tant de la forme et pas du fond : « Mademoiselle, dit-il, heureusement que c'est vous qui me dites tout cela. Je ne le supporterais pas de n'importe qui. »

Il aurait pu ajouter que c'étaient là critiques assez superficielles et que la grâce de Dieu est capable d'arriver aux âmes sans le secours d'une déclamation parfaite. Mais autant que l'intéressée, il ignorait alors que cette grâce fût si proche, prête à fondre sur la trépidante artiste et à la réduire à merci.

* * *

Quand on lui parle de la conversion d'Eve Lavallière, le curé de Chanceaux avoue n'en être pas encore revenu, et que c'est bien la chose la plus curieuse du monde que Dieu l'ait pris pour y collaborer. Cependant Eve considéra toujours qu'il fut à l'origine de son changement de vie. Tous les prêtres ne lui en imposaient pas. De certains qu'elle rencontra dans la suite, elle osa dire qu'ils l'eussent fait regarder en arrière, s'il eût été possible. A l'abbé Chasteigner, son « grand bienfaiteur », son « gentil

parrain » elle ne cessa de garder une « respectueuse affection » et une « éternelle reconnaissance ». Elle dira jusqu'à sa mort, en parlant de lui : « ... ce cher si bon Père qui fut choisi pour être l'instrument de ma conversion ».

Sans vouloir mesurer la part qu'il y eut (qui peut se flatter de peser l'impondérable, de rendre logique et plausible ce qui est mystérieux?), il convient de dépeindre ici ce pittoresque et méritant curé. L'abbé Auguste-Désiré Chasteigner avait en 1917 cinquante-deux ans. Ayant fait, peu auparavant, la connaissance du sculpteur normand Robert Delandre, qui soignait une blessure de guerre en Touraine, celui-ci traduisit son admiration par un portrait en bas-relief, dont l'original est au presbytère de Chanceaux, et par un long poème dont nous citerons quelques vers. Cette poésie n'est pas sublime, mais comme à la prose de Léona nous pouvons lui demander de nous renseigner.

*Ah! qu'il sait plaire à tous ce beau fils de la Creuse!
Voyez son œil malin par le lorgnon couvert,
Son front large et puissant, sa mine plantureuse,
Et comme, à cinquante ans, il reste frais et vert;
Lorsqu'il plonge la main dedans sa chevelure,
C'est que de ses pensées il forme les faisceaux.
Il en sort un bon mot, portant sa signature.
Voilà le curé de Chanceaux.*

Cette peinture est exacte et, bien qu'aujourd'hui septuagénaire, le modèle ne la dément pas encore. Grand, solidement charpenté, la voix rocailleuse et forte, le regard franc et doux, le teint fleuri,

Au premier rang des crus, il place le Vouvray,

en quoi ce Tourangeau d'adoption se montre régionaliste, comme Bossuet qui mettait au-dessus de tous les vins, le bourgogne de son pays.

*Parmi tous les curés de France et de Navarre,
J'en ai connu, ma foi, de toutes les façons.*

Et notre poète d'énumérer ceux auxquels il a pu se frotter, et qui ne l'ont apparemment point converti. Mais, ajoute-t-il :

*J'en sais un plus humain; il a fait ma conquête,
C'est le bon curé de Chanceaux.*

« Humain » : c'est par ce mot que souvent les incroyants marquent l'attrance qu'exerce sur eux un prêtre particulièrement sympathique. Ils ne veulent pas indiquer par là qu'il participe aux faiblesses des hommes, mais que son état ne l'a pas trop séparé d'eux, qu'il continue de les comprendre et de les aimer. Ils disent cela d'un homme honnête et droit, indulgent et miséricordieux, optimiste et encourageant plutôt que geignard et répressif, plus évangélique qu'administratif, dont les vertus surnaturelles ne cachent pas les naturelles, et qui trouve instinctivement le chemin des cœurs.

Il n'est personne, je crois, qui, connaissant le curé de Chanceaux, ne le trouve éminemment « humain ». Ce n'est pas le plus savant théologien de son diocèse, le plus érudit archéologue de son département, mais c'est le meilleur chrétien de sa paroisse et le plus brave homme de sa commune. Il est intelligent et sensé, plein de rondeur et de finesse, un peu rustique et original, passablement indépendant, comme ces descendants de vieille paysannerie dont les ancêtres n'ont jamais mendié ni sollicité et qui n'ont rien eux-mêmes à demander à personne.

*Je ne sais trop quelle est sa couleur politique
Et s'il est d'un parti plus ou moins avancé :
Veut-il la royauté ou bien la république?
C'est un point sur lequel on n'est pas bien fixé.*

Ce que l'on sait, par contre, c'est qu'à Chanceaux, depuis trente-cinq ans qu'il y est curé, personne n'est mort sans sacrements. Et ce n'est pas peu dire, en Touraine, où les trois quarts des adultes ne paraissent à l'église qu'aux grands jours.

*Il a de bons jarrets et sur sa bicyclette
On le voit bien souvent rouler par les chemins;
Qu'il pleuve, vente ou gèle, il s'en va sans douillette
Porter aide et secours à de pauvres humains.*

Parfois même il court à plusieurs lieues loin, quand certains moribonds, particulièrement durs à cuire, exigent que ce soit lui, « le bon curé de Chanceaux », qui les prépare au voyage d'où l'on ne revient pas.

Il est bien des façons d'aborder les âmes. Les plus simples sont parfois les meilleures. La sienne est sans détour et bon enfant.

En mars 1934, à Carat qui vient le revoir et lui parle de la conversion de son ancienne maîtresse : « Et vous, Carat, dit-il, qu'est-ce que vous attendez pour en faire autant? » Et le chauffeur de promettre que ce sera pour le mois suivant. Comme Eve, c'est dans l'église de Chanceaux qu'il refera ses Pâques, après quarante ans de négligence. Malheureusement, le mois suivant, Carat mourait, quinze jours après le décès de sa propre femme.

* * *

Les grands de ce monde n'en imposent pas outre mesure à l'abbé Chasteigner. Il est égal à toutes les situations, trouve aisément le dernier mot et retombe naturellement sur ses pieds. Que ne donnerait-on pas pour l'avoir vu aux prises avec Anatole France! Car les deux personnages furent un jour en présence. C'était à l'automne de 1917, où Eve, alors à Lourdes, cherchait d'acquiescer quelque petite propriété en Touraine. L'abbé la lui découvrit. Le mal était qu'une rangée d'arbres couvrait d'ombre et d'humidité la maison. Il eût fallu que le propriétaire voisin consentît à les sacrifier. Ce voisin était Anatole France, qui vit un matin s'amener le curé de Chanceaux à bicyclette. On se représente le fils du libraire du quai Malaquais, la barbe fleurie, le geste onctueux, la bouche ruisselante d'érudition et de syntaxe, recevant, en ambassadeur d'une comédienne célèbre, ce robuste curé de campagne.

— Et il vous a bien accueilli, monsieur le Curé?

— Très gentiment. C'était un homme qui savait vivre.

— Que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit qu'il couperait ses arbres, ne demandant que de nous être agréable à Eve et à moi.

— Il connaissait Eve?

— Naturellement, puisqu'il avait habité Paris.

— Et il savait qu'elle était convertie?

— Je le lui ai dit. Et j'ai même ajouté que tout le monde devrait se convertir, qu'on ne savait pas ce qui pouvait arriver, et qu'Eve était maintenant plus heureuse qu'avant.

— Et que lui avez-vous encore raconté?

— Je l'ai félicité de son prix Nobel : « Vous avez de la chance, monsieur France, vous avez beaucoup plus de chance que moi. Vous êtes vieux et on vous donne encore des prix. Moi, même quand j'étais jeune, je n'en recevais pas! »

— Qu'a-t-il répondu?

— Je ne me rappelle plus. Il fallait venir me voir alors, je vous l'aurais dit.

* * *

Aux dernières vacances, dans un château de la Loire.

Parmi les invités il y a un petit vieillard érudit et voltairien. Après le dîner on fait cercle autour de lui sur la terrasse. Ce n'est

pas le premier venu, il a eu jadis quelque célébrité et s'en souvient. D'ailleurs il parle bien, tous l'écoutent, quelques-uns dont je suis le contredisent avec respect, car il est passablement paradoxal et désabusé. Tout à coup, quittant la maîtresse de maison, le curé de Chanceaux s'approche, lui passe la main sous le bras :

— Venez, Monsieur de R..., venez vous promener avec moi, dit-il. Laissons cette jeunesse! Elle ne nous comprend plus. Elle nous prend pour de vieux radoteurs. Et c'est vrai que nous sommes vieux. Et que nous commençons à radoter. Oui, oui, nous sommes vieux et nous mourrons bientôt, cher Monsieur de R...

— Mais je vous en prie, je vous en prie, fait le vieillard, essayant de se dégager, parlez pour vous, monsieur le Curé, je ne tiens pas à mourir si vite.

— Excusez-moi! Je ne voulais pas vous faire mourir. Je disais simplement que nous avions plus de chance que les autres d'aller voir bientôt saint Pierre. A propos, est-ce que vous êtes prêt?

— Mais, monsieur le Curé, je ne vous en empêche pas de vous préparer, si tel est votre désir.

— C'est entendu! Je me prépare. Mais je voulais vous dire que j'étais à votre disposition, si vous ne trouviez personne pour vous aider.

Et, ces vieillards qui se connaissaient à peine, on les vit partir bras dessus bras dessous faire une promenade dans le parc, comme d'anciens amis.

* * *

En décembre 1935 il y eut une « mission » à Chanceaux. Passant par là, deux semaines auparavant, j'eus la chance de profiter d'un sermon du pasteur à ses ouailles.

Il disait à peu près :

« Mes frères, dans quinze jours nous aurons la mission, et je compte bien que tout le monde y viendra. Vous ne me reprochez pas de vous ennuyer avec des missions, car nous n'en avons pas eu depuis vingt-cinq ans. Il est vrai que la guerre est survenue et qu'à cette époque c'était difficile. Et puis ce n'était pas nécessaire, tout au moins dans les premiers temps. Tous les gens de Chanceaux étaient vraiment de bons chrétiens quand les Allemands marchaient sur Paris. A un certain moment je me demandais même si vous n'alliez pas devenir plus pieux que moi. J'ai vite été rassuré. Toujours est-il que je me sens vieillir et que je ne veux pas mourir avant d'avoir essayé encore une fois de vous convertir.

» Pas plus tard que hier, j'avais le bonheur de pouvoir m'agenouiller, à Nevers, devant le corps de la petite sainte Bernadette. Ah! comme c'était émouvant, mes frères! (Et de fait, ayant accompagné le curé de Chanceaux à Saint-Gildard, je l'avais vu pleurer en s'approchant de la châsse de la voyante. Les larmes sont chez lui, proches du rire et vice versa.) Là, j'ai bien prié pour le succès de notre mission. J'espère que vous n'allez pas y mettre obstacle et rendre vain mon pèlerinage.

Il me faut encore vous adresser un vœu, mes frères. Vous ne vous plaindrez pas que votre curé soit importun. Il ne vous demande jamais rien sauf de vivre en bons chrétiens. Mais une mission est un événement extraordinaire dans une paroisse, qui requiert le concours d'un missionnaire, sans compter deux confrères voisins qui viendront chaque soir rehausser les cérémonies de leur présence. Ils dîneront chez moi avec le Père capucin que j'aurai à demeure pendant quinze jours. Je sais que vous vous proposez de m'envoyer des vivres pour les ravitailler. Mais, on ne peut manger sans boire. Et je ne possède pas ce qu'il faudrait pour honorer dignement des convives si distingués. Aussi, vous serai-je reconnaissant de m'envoyer quelques bouteilles de derrière les fagots que, du reste, je vous restituerai fidèlement, la mission terminée. N'ayez crainte, vos bouteilles

vous seront rendues. Inscrivez-y votre nom à la craie, si vous avez peur que je fasse des confusions», etc. (Et le discours se terminait par l'évocation des défunts de la paroisse, à qui l'orateur demandait d'intercéder auprès de Dieu pour le succès de sa mission).

... Tel est le prêtre dont un simple propos va provoquer chez Eve Lavallière le drame intérieur qui changera l'orientation de sa vie.

(A suivre.)

OMER ENGLEBERT.

En quelques lignes...

Au pays de Rembrandt

Les tulipes d'or, dans les champs de Haarlem, n'ont pas encore fleuri. Mais le geste des moulins qui tournent fait, sur le plat pays, comme une bénédiction. Amsterdam ne réserve pas au visiteur l'accueil aimable de nos cités plus turbulentes. Les carillons de Flandre, cristallins et frondeurs, détonneraient un peu sous le ciel gris où s'effiloquent des échos de prêches. Pourtant, les mouettes hantent les canaux noirs.

Et tout de suite, à gauche de la gare, c'est le quartier juif, avec sa bohème pouilleuse. Où sont les rideaux tirés droit, les pots de géraniums à la fenêtre repeinte d'hier? Où sont les faïences qui luisent et le poêle de Descartes et les sabots vernis et les coiffes candides? Nous sommes chez David Copperfield. Et le vieux bouquiniste a, sur sa lévite, plus de taches de graisse que les oiseaux de mer ne comptent de rémiges.

Le Marché-aux-puces se tient sur une place qui pue le boue et le poisson et l'herbe. La foule est indisciplinée. Et c'est, par exemple, le seul endroit de la cité où la circulation à droite soit reléguée avec les péchés oubliés. Il ne faut pas chercher bien loin le type immortalisé par Rembrandt. Tel qu'en lui-même, enfin, sa race et sa crasse le changent, le voici, à mille exemplaires, sordide et glapissant, fureteur et inquiet, avec, dans ses yeux jaunes, des lueurs de convoitise et des ingénuités sabbatiques.

Une église à colonnade de marbre dresse son fronton désolé. On assure qu'elle est à vendre et qu'il s'agit d'un temple catholique. A deux pas de la synagogue, humble et tassée comme une petite vieille et qui s'abrite derrière les maisonnettes-joujoux d'une sorte de béguinage sans propreté, ce sanctuaire désaffecté fait mal, telle une poitrine vide.

Et le ciel, par-dessus les toits, est léger et gris. Toute la magie des jeux de l'ombre et de la lumière plane sur cette ville assise au bord de l'eau. Un pêcheur lance un jet de salive. On lit, à la devanture d'un bouge : « Schiedam ».

Deux histoires hollandaises

C'est la résidence royale, non loin du Dam, berceau de la cité. La souveraine s'était fait une loi d'y descendre. Elle se sentait chez elle, derrière cette façade bourgeoise, veillée par les sentinelles à brandebourgs.

Mais voici que l'archiviste d'Amsterdam s'en est mêlé. Il a découvert que le palais appartient bel et bien à la ville, depuis des siècles; et il présente, à l'appui de sa trouvaille, des chartes et des sceaux, des parchemins et des signatures. L'esprit municipal ne perd jamais ses droits à partir d'un certain degré de

latitude nord. Wilhelmine, la gracieuse souveraine des Pays-Bas, doit faire à sa bonne ville acte d'allégeance. Pour coucher sous les lambris de sa résidence amstellodamoise, encore s'agira-t-il qu'elle introduise une requête, chaque fois, auprès des magistrats de la cité.

La Reine a refusé de s'incliner. *Sub judice lis est...* Mais il y a des juges autre part qu'à Berlin. Et le Gouvernement perd son procès contre la ville! Si les sentences de la Cour de justice de La Haye s'inspiraient toujours de cet esprit d'équité!...

Les Hollandais ont le souci du formalisme juridique. Et leur austérité s'accommode aussi de certaines sanctions qui nous paraîtraient inouïes. C'est ainsi que, dans certaines cités ouvrières (les fameux « villages de béton » qui s'élèvent aux environs d'Amsterdam), les manquements aux règles de la propreté et de l'hygiène sont punis par une incarcération à temps derrière les murailles d'un quartier qui est une prison. La ménagère délinquante y doit transporter son mobilier... et sa famille. Pendant un an, elle subira, sans rechigner, le châtement de sa négligence domestique.

En France, en Espagne, chez nous, pareil attentat aux « droits de l'homme » déclencherait une émeute de rues. Ne cherchons pas à comprendre. Montaigne l'a dit avant nous : la coutume est enfant de Bohême. Et ce peuple, qui trouve tout naturel de signifier à sa reine un arrêté d'expulsion par exploit d'huissier, est le même qui se plie aux rigueurs d'un règlement de police plus farouché qu'un gueux de mer.

Graziani l'Africain

Il mesure deux mètres. Il n'a peur de rien. Ses soldats l'adorent. Sur un mot de lui, les douba's fanatiques se feraient hacher vifs. C'est Graziani qui, dans le Sud, dans ces sables hostiles de l'Ogaden où Henry de Monfreid vient de promener pendant des semaines sa carcasse boucanée, dirige les opérations du corps expéditionnaire somalien. Il prendra Harrar, comme il a pris Neghelli. Il vaincra le ras Nacibou, comme il a vaincu le ras Desta. Parce que, roi du désert, il ne connaît pas d'obstacles à son action foudroyante, à ses raids audacieux.

Monfreid est persuadé que la décision, en Ethiopie, viendra du côté sud. Il est de fait que, malgré les coups de boutoir du Piémontais Badoglio, c'est sur le front de Gorahé et du Ganale Doria que les armées italiennes remportèrent les premières victoires, les plus significatives sans doute.

Ce qu'il y a de significatif, c'est l'ascendant d'un chef comme Graziani sur ses hommes, sur tous ses hommes. Henry de Monfreid raconte ce qu'il a vu, de ses yeux, lors d'une fantasia sauvage exécutée par les doubats, ces farouches enfants de la brousse somalienne. Enivrés par l'odeur de la poudre et sans doute aussi par l'acre odeur du sang, les guerriers demi-nus bondissaient, sur un rythme étrange, devant la tente du général. Graziani n'a qu'à paraître. Sa taille de géant, ses yeux de braise dominant et fascinent la horde. Il laisse monter l'exaltation pourtant, jusqu'au paroxysme, jusqu'au déchaînement. Puis, soudain, d'un geste, d'un seul geste, comme le dompteur amène à ses pieds la tigresse subjuguée, Graziani coupe net danses et chants, bondissements et cris.

Le conquérant de la Libye sait payer de sa personne. Rude aux autres, rude à lui-même, il pilote sa voiture sur les pistes d'enfer, décharge son fusil sur les chammas blanches. Ce n'est pas un Lyautey, et ce n'est pas un Badoglio. Il ne possède ni la diplomatie du premier, ni la prudence du second. Mais l'Italie compte, sur les frontières de l'Ogaden, un prestigieux condottiere. Cependant que le Négus, loin du feu, veille sur les derniers thalers de Ménélik.

La belle Hélène ou la belle Sita?

O fragilité des thèses! Depuis longtemps déjà, Homère, le divin Homère n'était plus, d'après certains, l'homme aux yeux aveugles, mais un nom assez vague justifiant les légendes nées de l'imagination populaire hellénique. Et voilà qu'un professeur de sanscrit à l'Université de Lahore prétend que l'*Iliade* n'est que la transposition d'un poème épique hindou composé quatre siècles avant cette œuvre.

Troie ne serait que Lanka, dans l'île Ceylan, Lanka où régna le beau prince Rauana qui conquiert, grâce à la complicité d'une déesse, Sita, l'épouse d'un autre prince aussi infortuné que Ménélas : Rama. Celui-ci assiège avec quatre mille hommes la ville de son rival. Il en résulte une guerre longue et terrible où les dieux interviennent. La ville est prise à la faveur de cette même ruse qui fit tomber Troie. Dans le poème sanscrit on retrouverait jusqu'aux prototypes d'Achille et d'Hector, de Patrocle et de Cassandre...

Mais en toute hypothèse, n'y a-t-il pas moyen de sauver l'honneur d'Homère et de permettre aux potaches de continuer leurs versions avec le même sentiment de révérence pour le grand poète hellène? En somme, tous les contes et tous les vieux poèmes sont issus de ce vieux fonds d'histoires millénaires qui charmèrent l'enfance des peuples. Il est possible qu'avec ses parfums, ses danseuses, ses philosophes, l'Asie envoya jadis en Grèce des conteurs de légendes héroïques ou passionnées. Ces conteurs ont très bien pu rapporter les aventures de la belle Sita pour laquelle des milliers d'hommes se battirent. Et qui sait si l'on ne prétendra pas un de ces jours que la légende hindoue a été elle-même inspirée par quelque *Iliade* chinoise venue du Grand Est?

Généralités

Comme celles qui l'ont précédée, la génération nouvelle souhaite qu'on lui dise la bonne aventure. Vais-je une fois encore me laisser tenter et prendre la main que nous tendent les nouveaux venus pour y lire leur ligne de chance? A ces sortes de consultations, je me suis plus qu'un autre livré, par un certain goût de vivre de la vie de mon temps, par désir aussi d'en connaître les conditions climatiques, le climat spirituel. C'est assez dire que je ne les crois pas tout à fait vaines : elles tiennent de l'enquête morale et de la sociologie, encore qu'aucune Sorbonne ne s'y livre : c'est qu'elles ont lieu dans les couloirs des Ecoles, à moins que ce ne soit au café ou dans les « orphéons », comme disait Barrès pour désigner les revues où s'exprime la jeunesse. Les éducateurs auraient tort de les négliger : les hommes politiques aussi.

Ces portraits génériques (qui ont sans doute le défaut de ne ressembler à personne en voulant ressembler à tous) doivent être refaits de quinze en quinze années. Aussi les hommes de mon âge ont-ils le privilège d'avoir vu entrer dans la vie trois équipes : la leur, celle qui eut ses vingt ans, aux environs de 1905, celle d'après-guerre que Thibaudet appellerait la « volée de 1920 », et enfin celle d'aujourd'hui qui s'oriente avant que de prendre son vol...

De la première, que dirai-je? C'est la génération qui a fait la guerre. On sait ce qu'il en est advenu. Pour caractériser les survivants, on a dit justement qu'ils sont ceux qui ont *maintenu*.

Ils ont, en effet, conservé, gardé certaines qualités tradition-

nelles qui ont disparu dans la génération suivante et que les nouveaux venus devront aller chercher auprès d'eux, s'ils désirent trouver une liaison vivante, cohérente, intelligible avec le passé.

A de certains signes, on peut croire qu'ils n'en feront pas fi. Ils n'ont plus, en effet, cette haine de la culture qu'affectaient leurs prédécesseurs. Mais ils constatent que ce qu'on leur a donné sous ce nom n'est qu'un faux semblant, qu'ils ne savent rien dans l'ordre des généralités directrices, qu'on a nourri leurs cerveaux avec des « mots de spécialistes », mais qu'on ne leur a pas appris à penser; et c'est par là qu'ils prennent d'abord conscience d'une confusion qui est le mal de notre temps. Aussi cherchent-ils un esprit; et si l'on ne saurait dire qu'ils l'ont trouvé, on voit déjà à quoi ils s'opposent et comment ils se différencient.

Et d'abord de la génération d'après-guerre dont ils font durement le procès, car c'est en vain qu'ils l'interrogent. Pas de groupe, pas d'école, pas de centre doctrinal où ils puissent la rejoindre : et à leurs pressantes et vives instances, elle ne répond que par un désabusement « sans remède » ou d'évasifs dédains. Aussi lui en veulent-ils d'avoir eu toutes les facilités et de n'en avoir rien fait. Car l'ambition qui a pour objet d'édifier une fortune, d'obtenir la gloire littéraire ou de fonder un journal avant trente ans, une telle ambition date et semble même assez vulgaire à une génération qui mettra la sienne d'autant plus haut qu'elle sait que la vie lui sera plus dure.

Faire de l'argent ne mobilisera plus toutes ses puissances. Avec le désintéressement retrouvé, c'est une espérance de sacrifice et de vertu qui revit. Ceux qui viennent recommencent, en effet, à comprendre qu'il y a de la noblesse à servir; avant eux, on se servait. Et cela, ils le sentent d'instinct. Aussi ne méprisent-ils point leurs prédécesseurs parce qu'ils ont échoué. Ce qu'ils reprochent aux fils de cette époque gaspilleuse et prodigue, c'est d'avoir failli par fausse audace, par fausse jeunesse, à ce qu'ils croyaient être leur vocation; c'est de n'avoir satisfait que leur amour-propre et qu'un goût effréné de vivre, alors qu'ils étaient entrés dans la vie, l'injure à la bouche, et pour y faire de grandes choses; ce n'est donc pas d'avoir été injurieuse, arrogante (ne sont-ils pas eux-mêmes à l'âge de l'arrogance?), c'est d'avoir vacillé, et de n'avoir laissé d'eux qu'une idée sans consistance et déjà prête à se dissoudre.

Cette réaction que j'ai tant de fois observée, en causant avec des jeunes gens de la dernière « volée », cette réaction a la spontanéité d'un réflexe vital. Qu'y vois-je? Un désir de ne pas perdre leur vie, en même temps que de la vouer à quelque grande cause. Le mot de « révolution », par exemple, ne leur fait pas peur, mais ils n'en laissent pas au désordre l'apanage; et voilà encore qui les distingue de leurs prédécesseurs. Au fond, la génération à laquelle ils s'opposent, c'est celle qui a manqué ce qu'André Chamson et Jean Prévost appellent « la révolution de 18 » — génération de « révolutionnaires » qui, à vingt ans, n'ont pas trouvé l'occasion favorable, qui ne s'en sont jamais consolés, mais qui, depuis, en ont vécu. L'événement n'étant pas ce qu'ils souhaitaient qu'il fût, ils l'ont fui et sont allés porter dans la littérature, c'est-à-dire dans les idées et les sentiments, leur destin ravageur.

Ces Marats, ces Robespierres en herbe se sont mués en Lafca-dios; à la place de l'action, de la violence, l'« acte gratuit », la révolte littéraire. Qu'était le surréalisme, sinon une littérature de manifeste — genre « révolutionnaire » par excellence? Mais que reste-t-il de tant de gestes, de proclamations, d'insultes, de cette parade permanente, de ces mots d'ordre prodigués jusqu'à l'usure? Rien dont les nouveaux venus puissent faire de la vie. Quand ils les lisent, les livres de leurs aînés les plus proches ne leur transmettent que l'image d'un homme dissocié,

d'un monde en lambeaux. Aussi leur intérêt se porte-t-il ailleurs.

Où? me demandera-t-on. Aux choses qui concernent le sort, l'avenir de la cité. Non par goût de la politique; le vocabulaire des partis est pour eux sans prestige et ne leur semble correspondre à rien de réel. Mais s'ils abordent la vie avec sérieux, avec courage, s'ils en prévoient les difficultés, les obstacles, ils comprennent, dès leurs premières démarches, que ce qui individuellement les intéresse : *la possibilité de travailler et de vivre*, rien ne sera résolu sans un effort de recomposition intérieure, sans que l'ordre et l'autorité ne soient restaurés dans les affaires publiques. Pour ne parler que d'eux, l'immense problème que pose *leur jeunesse* n'est-il pas lui-même un problème d'Etat? Et qui donc, dans l'Etat, s'en occupe? J'ai dit qu'ils étaient vaillants devant l'existence, qu'ils y entraient sevrés de fausses illusions; encore ne faudrait-il pas qu'on ne leur fit point la place à laquelle ils ont droit.

Ce besoin qu'on voit en eux de s'engager tout entiers témoigne d'un goût de la grandeur humaine qu'il conviendrait de ne pas décevoir; car c'est là que se révèle vraiment leur jeunesse. Paul Claudel a là-dessus un mot profond : « On prétend, dit-il, que la jeunesse est l'âge du plaisir. Ce n'est pas vrai, c'est l'âge de l'héroïsme. » Le tout, c'est qu'elle en puisse faire bon usage. Et j'entends la voix de Lyautey, ce prodigieux animateur, qui répond : « Trouvez-leur quelque chose à faire, à tous, qu'ils y croient, qu'ils puissent aimer leur vie... Il n'y a que cela! » C'est ce que certains traduisent en répétant qu'il faut à la jeunesse une *mystique*. Disons plutôt qu'il faut rendre à la jeunesse française ses images, les images qui sont au fond de l'être de notre peuple : ses images éternelles, d'abord, celles de ses traditions qui n'ont pas épuisé leurs forces; puis des images neuves, celles où ses créations vivantes se symbolisent. Ainsi se soude l'anneau du passé à celui de l'avenir. Et tout donne à penser que le destin de la France va se jouer sur cette génération-là.

HENRI MASSIS.

Badio, l'éléphant⁽¹⁾

CHAPITRE VIII

Quatre-vingts éléphants, dont vingt-deux fraîchement capturés, une vaste clairière, des cordes épaisses, des gardiens armés de piques et de fusils, des cornacs avec leur crochet, des chemins nombreux comme les fils d'une toile d'araignée, voilà notre lieu de repos, un peu à l'écart du village des blancs. Sous les ombrages d'une tête de rivière on nous attacha comme à l'ordinaire à des arbres. Avant que la nuit tombe, un scarabée géant vint en ronflant s'arrêter non loin de nous et nous regarder avec ses gros yeux morts.

De sa carapace descendirent la femme blanche, l'homme maigre qui faisait des gestes, le jeune blanc et le grand blanc très lourd. Ils allèrent ensemble d'un éléphant à l'autre. Il s'arrêtèrent longtemps près de moi. La femme blanche devait être la femelle de l'homme maigre qui faisait des gestes; j'ai pensé à cela plus tard, quand je connus mieux les hommes, car seul l'homme maigre lui parlait avec indifférence. Cette femme avait des cheveux comme les herbes sèches éclairées par le soleil; ses yeux étaient bleus et sa bouche très rouge; elle était mince,

1) Voir la *Revue catholique* du 13 mars.

et sa voix agréable ne me donnait pas l'envie de me gratter l'oreille. Je pris son vent : une senteur de fleurs me passa d'abord dans la trompe, puis s'évanouit. L'homme maigre et le jeune homme blanc s'intéressaient beaucoup à nous; ils discutaient et riaient, et nous jetaient de petits morceaux de manioc. Mais le grand blanc très lourd ne quittait pas des yeux la femme blanche, elle ne l'observait que par la fente de ses yeux. Elle avait surtout peur de se salir et elle regardait continuellement ses mains dont le bout était rouge, et elle touchait souvent ses cheveux, mais nous ne l'intéressions guère.

Soudain, j'entendis un brouhaha de voix et de coups. Je me retournai : c'était l'homme maigre qui cassait un gros morceau de bois sur la tête d'un cornac. Le cornac s'était fait tout petit; l'homme maigre tapait à coups redoublés; ses yeux étaient devenus méchants et lui-même paraissait énorme; une force horrible et dominatrice émanait de sa personne; il répétait « Niama, niama. » Misumabé, ma voisine, agitait le bout de sa trompe avec plaisir, elle me dit après ce qui s'était passé. Le noir qui avait reçu les coups était le cornac de « Makwe », un petit éléphant très vif. Ce noir avait peur de son éléphant et comme il avait fini d'enchaîner pour la nuit notre camarade, et que ce dernier ne pouvait plus se défendre, le noir, sournoisement était venu, par derrière, lui donner un coup de la pointe de sa machette, sous la queue. Cet endroit chez nous, comme chez tout le monde, est très sensible.

Il avait en plus dit à « Mahw » : « Niama, niama. » Mais l'homme maigre, dont les yeux bougeaient tout le temps, l'avait vu, et « Misumabé » agitait encore le bout de sa trompe avec plaisir. Les yeux de tous les blancs étaient devenus méchants et tous les noirs baissaient par terre leur regard. La nuit était sur le point d'amener son manteau sur la savane. Le scarabée, alluma ses gros yeux et se mit à ronfler, puis il emporta les blancs chez eux. A peine furent-ils hors de vue que le Capita des cornacs noirs, qui ressemblait à un très vieux chimpanzé, se tourna dans la direction où les blancs étaient partis, et cria : « Hough !! yo! nafi! » et il fit de vilains gestes avec son ventre et ses lèvres et les autres cornacs rirent, et celui de « Mahwe » partit avec une longue pique, qu'il enfonça à plusieurs reprises sous la queue de « Mahwe ».

La période qui suivit fut longue et monotone, promenades interminables au flanc du moniteur. Séances où l'on nous apprenait à ramasser des objets par terre, à nous coucher pour qu'un homme monte sur notre dos, et bien d'autres fantaisies, le dressage, enfin, comme l'appelaient nos éducateurs. Entre-temps, j'appris le langage des hommes. Aucun d'entre eux ne sut jamais que je comprenais tout ce qu'ils disaient. Les noirs avaient un langage à eux quand ils ne voulaient pas que les blancs les comprennent. Les blancs avaient un langage à eux quand ils ne voulaient pas que les noirs les comprennent. Les blancs et les noirs avaient un langage commun quand ils désiraient se comprendre.

La plupart des éléphants impassibles et muets saisissaient ces trois langages, c'est pourquoi ils n'attachaient jamais d'importance à ce que disaient les hommes. Cela me fait penser à une conversation que je surpris un jour; j'entendis le jeune blanc accoudé à la balustrade d'un pont répondre à une question étrange, et je prêtai l'oreille. Il nous observait, juste en dessous de lui, tandis que nous étions au bain. Une femme blanche qui était venue s'accouder près du jeune homme lui avait posé cette question. Elle n'était pas belle et très grasse, mais elle avait des yeux gentils et elle s'intéressait à nous.

Le jeune blanc lui répondit selon sa pensée; sans doute faisait-il cela parce qu'elle n'était pas belle. Elle lui avait demandé : « Comment ces énormes bêtes se laissent-elles faire ainsi par les hommes? Si j'étais à leur place j'aurais vite secoué mon cornac

et repris le chemin de la forêt. » Le jeune blanc réfléchit, puis il dit : « En nous obéissant, ils se soumettent à la même loi que la nôtre, celle qui nous commande de les soumettre. Cette loi est irrésistible. Ils sont plus libres que nous, car ils ne s'occupent pas de nous, mais nous, ne sommes-nous pas obligés de nous occuper d'eux? Ils font ce que nous voulons, mais ils poursuivent leur songe. Nous, nous ne faisons que ce que nous voulons et nous n'avons pas le loisir de poursuivre notre songe. » Je sentis en ce moment en moi un peu de pitié pour ces êtres sans repos et sans bonheur que sont les hommes. L'eau me parut encore plus fraîche et les algues du fond de la rivière plus savoureuses. Ce que le jeune blanc avait dit était vrai. Cette loi mystérieuse a donné aux hommes un irrésistible pouvoir dans la voix, dans les yeux, dans le geste, dans la manière dont ils punissent ou récompensent. Je sais bien que d'un coup de trompe j'enverrai un homme rouler à vingt pas. J'ai vu un jour le vieux Djabir jeter à terre son cornac et lui passer doucement une de ses défenses à travers la poitrine et l'homme n'a plus bougé, jamais il n'a plus bougé. J'ai vu ce même Djabir, devenu furieux, faire sauter ses chaînes et courir après les hommes. Ceux-ci se dispersèrent comme des rats. J'ai vu aussi Djabir étendu sur le flanc, avec une petite plaie au-dessus de l'œil, comme ma mère, il n'a plus jamais bougé non plus.

Il est vrai aussi que nous poursuivons notre songe : c'est un songe simple. Le vent, la forêt, la savane et les rayons du soleil nous parlent, il suffit d'écouter ces voix, elles intéressent toujours. Je crois que les hommes n'entendent plus ces voix, ils sont maudits, pour quelque méfait lointain. Ils n'écoutent plus que leur cœur, qui est aride et tourmenté.

Parfois, pourtant, le jeune blanc immobile nous regardait et il écoutait aussi. Je savais qu'il entendait, car alors son visage s'éclairait et perdait son aspect irrité. Je dois le confesser sans honte, j'avais pitié de lui, je lui tendais parfois la trompe et il souriait. Mais les autres hommes disaient beaucoup de mal de lui, certains même le haïssaient.

Le dressage avançait; on nous attela avec des harnais à ces poutres, puis à de petits troncs d'arbres, puis à des chariots, enfin à des charrues et d'autres instruments compliqués. On nous mit des bâts sur le dos, des caisses, des sacs, et nous comprîmes que pour avoir la paix il fallait se prêter aveuglément à toutes leurs fantaisies. Nous évoluions même avec ensemble vingt à la fois, au commandement d'un seul homme, et faisons mille simagrées; tout cela plaisait aux blancs et nous était indifférent. Une routine s'établit, la plupart finissaient même par s'accoutumer à ce va-et-vient à heure fixe. On mangeait à telle heure, on buvait à telle heure, on se baignait, on travaillait, on mangeait, on dormait et les jours passaient dans un doux abrutissement. « Il faut les abrutir, disait l'homme maigre, là réside le secret du dressage. » Il est curieux comme les hommes aiment cette façon de faire : « s'abrutir ».

Ils nous abrutissaient, ils s'abrutissaient entre eux. Misumabé les appelait : « Les Abrutis. » Quand la période de dressage fut terminée, quand nous fûmes suffisamment abrutis, on nous enleva de notre clairière et nous allâmes dormir près des anciens.

Nous étions une centaine, environ cinquante alignés par rang de taille, et cinquante en face. Tous les hommes étrangers au poste qui venaient nous voir étaient émerveillés par ce spectacle.

C'est alors que je fis connaissance avec les trois jeunes éléphants nés en captivité. Ils étaient tout petits, tout ronds et insupportables. Ils n'avaient aucune crainte des hommes qui les gâtaient et riaient à toutes leurs farces. Et ils osaient des choses renversantes : comme ces gamins n'étaient pas attachés la nuit, mais étaient supposés rester près de leur mère, dès que les blancs dormaient, les trois polissons partaient en expédition, ils raflaient

les bananes qui pendaient aux barzo des Européens, ils pénétraient dans les enclos où l'on gardait notre nourriture et se bâfraient de manioc et de patates douces, ils saccageaient le potager et revenaient au petit jour, ballonnés et malades. D'autres fois, ils couraient après les poulets, les chiens et les négrillons terrifiés. Ils renversaient exprès, avec leur trompe, les tas de fourrage bien préparés pour la nuit et ne savaient plus qu'inventer enfin pour se faire remarquer. Les hommes leur passaient tout et ne faisaient qu'en rire, c'étaient nous qui devions nous fâcher, car vraiment ils exagéraient, allant jusqu'à faire des tours pendables à de très vieux éléphants.

CHAPITRE IX

Un jour il y eut un grand nettoyage du poste et tous les blancs se vêtirent d'effets blancs et raides. Un haut fonctionnaire de Boula-Matari devait s'amener. Il vint dans un scarabée gris avec de petits drapeaux. Tous les blancs s'étaient rangés devant le scarabée. Le haut personnage sortit, il avait deux morceaux de verre sur les yeux. Une plaque d'or énorme sur son casque. Il fut tout de suite impressionné par l'alignement des éléphants au repos. Chaque gardien était au garde-à-vous, en uniforme des grandes circonstances devant son éléphant.

L'homme à la plaque d'or devait voir très mal, car dès qu'il enlevait les morceaux de verre pour les essuyer avec son mouchoir, ses yeux devenaient tout petits et il penchait la tête en avant. Quand il passa près de Zulu, ce dernier leva la trompe, ouvrit une bouche profonde, montrant sa grosse langue rose, il voulait recevoir quelque chose à manger. Qu'est-ce que c'est, demanda l'homme important. L'homme maigre lui traduisit la demande de Julu et l'autre lui dit : N'avez-vous pas quelque chose à donner à cette pauvre bête ? » et l'homme maigre s'empressa de faire apporter une carotte de manioc. L'homme important la prit. « Vous êtes sûr qu'il n'est pas dangereux ? Oh ! non, Monsieur le..., c'est une brave bête, allez-y en toute confiance. » L'homme important ajusta les verres sur son nez, puis s'élevant sur la pointe des pieds, il était déjà très grand, il tendit la carotte à Zulu; celui-ci avait augmenté encore la dimension de l'ouverture rose; il montrait même sa gorge. Et l'homme important y plongea la carotte et sa main. Alors Julu referma la bouche et leva la tête ainsi que l'homme important qui resta suspendu en l'air en faisant remuer ses jambes, puis il se mit à crier. Julu rouvrit la bouche et l'homme important tomba assis par terre. Les blancs étaient consternés. Le gardien donna un coup de pique à Julu et le cortège continua sa route en silence.

Quand le cortège eut tourné le coin, un noir se roulait par terre en gémissant : « Mama na n'gai » (1) : c'était le gardien de Julu.

Puisque j'en suis aux visites que l'on nous faisait, en voici encore une. Je me rappelle qu'un jour, de nombreux scarabées s'amènèrent dans un nuage de poussière. Il sortit des scarabées des hommes blancs qui parlaient avec leur nez. Ils avaient amené avec eux une femelle parfumée, objet de mille soins. Ils manipulaient des objets compliqués, avec un œil qui ronronnait et qui devait être très agréable à diriger sur les éléphants. Les blancs qui parlaient avec leur nez éprouvaient un extrême plaisir à nous faire fixer par l'œil de leur appareil.

Le lendemain de cette arrivée étrange, tout le troupeau des éléphants fut dirigé vers une forêt-galerie, près du poste, et les blancs au grand complet nous y attendaient. La femelle parfumée enleva de ses épaules un manteau et elle se montra presque toute nue, avec une peau de léopard sur le ventre; ses cheveux pendaient dans son dos jusqu'à ses reins. Elle était si blanche que

(1) Traduction : « Oh ! ma mère ! »

cela faisait mal aux yeux de la regarder. Elle marchait avec précaution en faisant remuer son arrière-train et ses seins, comme chez nos femelles, étaient placés entre ses pattes de devant.

Je remarquais que les hommes qui manipulaient maintenant de nombreux engins à œil l'observaient avec indifférence et même avec hostilité, tandis que les trois blancs du poste ne la quittaient pas du regard et écarquillaient les yeux avec intérêt. Les noirs disaient que c'était une femme très pauvre, car elle n'avait plus de quoi s'habiller, mais cela les intéressait beaucoup, quand même. Quant à l'autre femme blanche, celle du poste, on l'avait laissée seule, à l'écart et ses yeux étaient devenus méchants et ironiques.

L'on fit dans la forêt-galerie une grande préparation d'éléphants, avec leurs chaînes d'entrave aux pattes de devant, chaînes que l'on ne voyait pas dans les hautes herbes, mais qui nous faisaient avancer par bonds, comme des lapins, et qui nous empêchaient aussi d'aller vite. Nous fûmes poussés en troupeau vers un endroit aride et ensoleillé. La femme nue, qui avait une peur terrible, nous précédait, toute seule, de trente pas. Elle se retournait tout le temps. Les engins à œil braqués sur notre groupe ronronnaient sans arrêt.

Un jeune homme blanc, que je n'avais pas encore remarqué — il portait une peau de lion autour de la taille, et une petite machette dans la main — s'avança d'un air féroce à la rencontre de la femme nue. Musimabé me souffla à l'oreille que nous allions probablement assister au rite de l'accouplement. Mais, à ce moment, survint un déplorable incident. Julu, piqué de curiosité, s'était approché, sans bruit, tout près de la femme nue. Il tendait sa trompe vers l'arrière-train de cette femme, il flaira l'odeur de la peau de léopard; c'est une odeur qui nous hooripile; il émit aussitôt un petit barrissement sec comme un coup de trompette, la femme nue se retourna et vit Julu contre elle et cette trompe menaçante je crus que ses yeux allaient tomber hors de sa tête. Elle hurla et se précipita devant elle, suivie du jeune homme et tous les deux tombèrent par terre l'un sur l'autre. Les hommes derrière leur engin à œil avaient détalé. Les gardiens se ruèrent au secours des deux blancs par terre, et nous fûmes tous pris de panique, la queue en l'air, gênés par nos chaînes dans des bonds excentriques, nous dévalâmes vers la forêt-galerie dont on ne put plus jamais nous faire sortir jusqu'au soir.

CHAPITRE X

Peu de temps avant la saison des pluies, l'homme maigre qui faisait des gestes et le jeune blanc eurent une longue discussion devant les litières des éléphants. Le premier disait : « Quels éléphants emmèneras-tu ? » — « Je compte prendre Badio, Nakhuku, Baby, Azandé, Bubis et Yunga. » Mais l'homme maigre reprenait : « Laissez-nous Yunga et Baby pour les Sociétés de cultures, prends Makwé et Bengé à leur place, ils seront toujours bons pour la troupe. » Mais le jeune blanc ne voulait pas se laisser faire. Après de longues palabres, il y eut un compromis : Yunga fut remplacé par Kasimodo. Et je compris que nous allions partir pour un long voyage.

Au moment de la lune des herbes froides, que les indigènes appellent « Gni », une nuit, dès que la lune fut montée au sommet du ciel et que nos ombres furent rentrées dans nos corps, nous partîmes. On nous avait attelés à de grands chariots recouverts de toile tendue sur des arceaux. Et la route du Congo-Nil s'allongea sous nos pas. Pendant plus de quatre lunes, presque chaque nuit, nous marchâmes vers le sud, vers la mère de toutes les rivières. Quand les gouttes de rosée se mirent à glisser le long de nos cils et à se former sur les poils au bord de nos oreilles,

quand une légère trainée de fumée blanche monta vers l'est, le convoi s'arrêta. Nous étions arrivés dans un village indigène. Le temps de nous dételer, de décharger quelques caisses et le soleil se montra.

Un chef vint offrir sa case et un poulet au jeune blanc. Ce dernier était de bonne humeur, il ne parlait plus aux hommes noirs avec une voix rude. Il était devenu très gai, il dit des choses drôles au chef qui se mit à rire en mettant la main devant sa bouche. Le jeune blanc avait aussi pris une femme de chambre noire avec lui, il l'appelait Simala; elle riait toute la journée, elle jouait de la musique sur une petite boîte avec des lamelles de fer. Du reste, tout le monde devint gai; mais nous, les éléphants, nous balancions allégrement la trompe, nous sommes un peuple nomade et la balade de tous les jours nous va. Notre petit monde se composait de neuf éléphants, du jeune blanc, de Simala, de six soldats indigènes, de dix-huit cornacs et de douze femmes de cornacs et j'oublie Koki, le petit chien de Simala, un véritable polisson. Il n'avait aucune peur des éléphants, un jour même, je l'avais vu montrer les dents à Zulu, qui avait dû l'écartier d'un coup de trompe dédaigneux. En général, nous n'aimons pas les chiens, nous en avons même peur. Mais Koki faisait partie de notre bande, et il attaquait tous les chiens qui n'aimaient pas les éléphants dans les villages, le long de la route.

Nous attendîmes deux jours. A l'étape suivante, le jeune blanc s'en alla tuer des cochons sauvages et revint à la nuit avec beaucoup d'hommes portant des torches et un grand cochon noir; l'on mangea du cochon dans tout le village. On battit le tam-tam et les noirs dansèrent. Ils faisaient remuer leur derrière et leur ventre et faisaient des pas compliqués, tous ensemble. Le chef nous fit donner beaucoup de bananes.

Le jeune blanc admirait tout cela en fumant une pipe. Une atmosphère de détente vraiment agréable commençait à régner. Nous marchions généralement la nuit, au clair de la lune. Mais quand notre flambeau s'en allait dans un autre ciel, un soldat portait un feu éblouissant en tête du convoi et la balade se poursuivait jusqu'au matin.

Nous sommes des noctambules; la nuit il fait frais et la route est plus molle sous les pieds des éléphants; les noirs ont peur des léopards et ils restent bien ensemble; le blanc savait ces choses-là.

Au lever du jour on s'installait près d'une rivière d'un village et hommes et bêtes se lavaient, mangeaient, se reposaient et la nuit ils repartaient. Les cornacs chantaient, le blanc sifflait, Simala jouait du Likembe, les éléphants balançaient la trompe. Et le roulement sourd des chariots scandait cette marche aux étoiles...

Ce qui était moins drôle, c'était lorsque l'on approchait d'un poste. Car alors le jeune blanc savait qu'il y aurait là d'autres blancs. Il prenait un air renfrogné. Il parlait de nouveau aux noirs d'une voix rude, les cornacs devenaient durs pour nous. J'ai même remarqué qu'un blanc seul est bon, et c'est encore une façon de parler; quand il y a plusieurs blancs ensemble, ils deviennent brutaux et mauvais; quand ils ont une femme blanche avec eux, ils deviennent comme des loups pour s'entre-dévorer, mais quand il y a plusieurs hommes blancs et plusieurs femmes blanches ensemble, alors c'est l'enfer. J'ai remarqué aussi que le plus grand ennemi des bêtes c'est l'homme, mais que le plus grand ennemi de l'homme c'est encore l'homme. Mais il y a un être dont il faut se méfier plus que de tous les autres, c'est de l'homme noir qui porte une cravate, des souliers, des lunettes et un pantalon bien repassé. Même aux éléphants je donnerais le conseil de fuir cet être-là comme la peste.

(A suivre).

Comte FRANÇOIS DE GRUNNE.

La théologie en veston

Evitez les contrefaçons

A propos d'un essai de réformation
de l'Eglise suédoise

« *Fas est ab hoste doceri...* » Ce serait une erreur de croire que nous n'avons rien à prendre aux Eglises dissidentes. Le spectacle qu'elles présentent peut nous instruire à beaucoup d'égards : soit qu'il nous révèle l'importance de tel ou tel facteur religieux que, possesseurs héréditaires un peu trop calmes, voire paresseux, de la vérité, nous n'apprécions pas toujours assez, soit au contraire qu'il nous fasse toucher du doigt en quelque sorte les lacunes résultant de la dissidence même. Le Mouvement d'Oxford illustre à merveille le premier point de vue. Sans parler du renouveau de faveur qu'il a donné aux pratiques romaines, il a souligné en traits de feu, pour ainsi dire, le bien-fondé du catholicisme et la force hors pair de l'argument patristique. S'il est une apologétique capable de redonner aux âmes égarées la nostalgie de l'unité, c'est bien cette apologétique maniée par ceux du dehors et sur laquelle ne saurait peser par conséquent le moindre soupçon de partialité. Elle a de ce fait une valeur hors pair.

Les récents essais de réformation de l'Eglise suédoise sont une vérification frappante du second point de vue. C'est tout à fait par hasard que, tandis que je philosophais sur l'Action catholique, est venu à ma connaissance un article sur la question. Il est signé par le pasteur suédois Gunner Rosendal, docteur en théologie, et reproduit en traduction par la *Vie intellectuelle* du 25 décembre 1935. Il est suggestif au plus haut point en ce sens qu'il nous permet de prendre sur le fait les maladroites d'une Eglise qui, sous prétexte de se réformer, n'aboutit qu'à se fourvoyer, et cela précisément pour avoir voulu rompre avec ces principes essentiels que je dénonçais dans ma dernière chronique comme étant le nerf de toute action religieuse féconde. Je ne m'attendais pas à un tel *confirmatur*, le plus éloquent de tous, c'est-à-dire par les faits. Il vient à souhait, et je m'étonne qu'on n'ait pas donné à l'article en question plus de retentissement.

* * *

Rien de plus prospère en apparence que l'Eglise suédoise à la fin du XIX^e siècle. « Le XIX^e siècle à son déclin semblait éclairer une situation idyllique de l'Eglise suédoise. Les temples étaient pleins la plupart du temps, les cérémonies bien suivies et la réception du sacrement de l'autel était encore assez fréquente. Dans des presbytères bien construits étaient assis de vénérables curés dont les paroissiens respectueux discutaient rarement l'autorité et, même si la phalange libérale et les adorateurs de la Science considéraient les prêtres comme des gens ignorants et arriérés, cela ne changeait rien à la vie de la paroisse. Les dons en nature abondaient et les traitements des prêtres étaient bons. La prospérité, l'harmonie et le calme semblaient régner. »

Malheureusement cette situation prospère et idyllique n'était qu'un trompe-l'œil; elle cachait un vice secret. L'arbre, verdoyant en apparence, était touché à la moelle. « Mais à regarder de près cet agréable tableau, on trouve qu'à certains égards cette vue idyllique est fautive. Aller à l'église était souvent une *habitude* et rien de plus. Il n'y avait pas autant de vraie piété

imprégnée de recueillement et de prière qu'on serait tenté de le croire, et les prêtres étaient souvent regardés plutôt comme des fonctionnaires de l'Etat que comme des hommes d'Eglise. »

C'est alors que de divers côtés des voix retentirent pour essayer de faire sortir l'Eglise de sa léthargie. Membres des sectes, jeunes socialistes, représentants de la simple culture ou de l'éducation : tous furent unanimes à battre le rappel afin que l'Eglise fit pénitence et s'améliorât. Les membres des Eglises libres d'abord. Ils répétaient à tous les échos : « L'Eglise d'Etat dort ! Ses serviteurs dorment, ses membres dorment. Elle ne montre pas de signe de vie. Il nous manque des réunions et des sociétés, des heures de prières et des assemblées de réveil religieux. Elle nous réunit à un service solennel et froid d'où l'on sort ensuite sans une vie spirituelle plus marquante. L'Eglise d'Etat dort. Il faut qu'elle se réveille ! »

Effectivement une réaction ne tarda pas à se produire. Elle se traduisit par la création de sociétés de genre mixte, mi-religieuses, mi-profane, mais au fond plus profanes que religieuses. Au service solennel et froid déclaré incapable d'engendrer une vie spirituelle profonde, voici que se substituèrent peu à peu des réunions dépourvues de caractère cultuel et auxquelles le café, élevé dès lors à la dignité d'un sacrement, fut chargé de donner chaleur et vie. « On a créé alors des sociétés. Du coup le café a pris une importance dans l'histoire de l'Eglise. Il s'agissait, en effet, de réunir des gens en des réunions intimes qui n'étaient ni des services religieux, ni des soirées ordinaires. On a tâché de tenir l'Eglise suédoise éveillée grâce au café, aux cantiques et aux discours édifiants. Les foyers et les salles des écoles sont devenus le centre de cette vie nouvelle. »

L'on vit se multiplier les réunions de toute sorte : réunions pour les mères de famille et les hommes, cercles d'études pour les jeunes gens et les jeunes filles, clubs de sport et réunions de camarades. Une véritable floraison, en somme. Tout cela au détriment du culte proprement dit et du prestige sacerdotal. « Le culte semblait désormais sans importance à côté des nouvelles réunions, et l'intérêt des pasteurs était détourné à l'excès des autels et des chaires pour se tourner vers des ventes d'ouvrages manuels et des organisations de fêtes et d'anniversaires. Le prêtre devint un simple camarade et se sécularisa insensiblement. » On ne demandait pas : Votre prêtre est-il un homme capable, un homme pieux et un commensal habituel de la table sainte ? Mais : *A-t-il une réunion de jeunesse ?* Si la réponse était négative, le prêtre était considéré comme incapable ou au moins peu zélé. »

La religion n'y gagne rien ; au contraire. « On a mis le sport comme appât pour prendre la jeunesse, mais — je me permets de rappeler ici ma propre comparaison — *elle a pris l'appât et a adroitement évité d'être prise.* Elle voyait le prêtre sur le champ de football, mais elle ne l'entendait que rarement à l'église. L'organisation de la jeunesse a éveillé de la vie, mais il est trop souvent arrivé que cette vie n'avait rien à faire avec Dieu. « Le pasteur lui-même, tout entier pris par les œuvres, ne trouva plus le loisir nécessaire à sa propre sanctification. Le temps qu'il devait consacrer à des études, à des méditations, des prières et à préparer ses sermons diminuait de plus en plus, et le pauvre prêtre sentait en lui-même un vide, une fatigue allant toujours croissant et un besoin de plus en plus fort d'aller trouver un spécialiste des nerfs. La désertion des églises s'en suivit. *On avait froid à l'église et on languissait après le café.* »

* * *

De leur côté, les socialistes prirent l'offensive, accusant l'Eglise d'Etat d'être « prisonnière dans une dogmatique glacée, inadaptée à la vie, répugnante », « ennemie des mouvements sociaux

du temps », enfermée dans ses murs qui « sentent le moisi », sous ses voûtes où « il fait sombre ». Nouvelle réaction de la part du clergé. Un « type bizarre de prêtre profane » et au courant des usages du siècle surgit qui abandonna aux pasteurs auxiliaires et aux adjoints la prédication considérée par lui comme désuète, pour se porter à des réunions de toute sorte, la loge des franc-maçons y comprise, sous prétexte d'y rencontrer les gens sur le terrain qui les intéresse vraiment et de les influencer ainsi plus facilement qu'à l'église.

D'ailleurs aucun caractère de piété dans ces réunions. « Il peut arriver que le prêtre soit estimé comme un agréable compagnon de fête, des toasts emphatiques sont prononcés en son honneur, mais par là la parole de Dieu et le Sacrement n'acquièrent point d'amis. » Seule subsista une « prédication sociale reconnaissable à son dédain supérieur pour les questions intéressant le salut et l'espérance d'une vie éternelle, tandis que tout l'intérêt se concentrait autour des problèmes sociaux modernes. Le Golgotha et la Croix ont été relégués au second plan, tandis que la montagne où Jésus a prêché et les paroles du Sermon sur la montagne sont devenues le point important de l'Evangile ». A l'ancienne sacristie se substitua le bureau de bienfaisance du pasteur, devenu désormais de « type purement administratif ».

Résultat ? Des efforts inouïs, des heures de veillées innombrables, mais aucun bénéfice sérieux pour l'Eglise. « *Elle a été réveillée au travail, mais pas à la prière.* Elle a réussi à gagner une certaine approbation des hommes, mais pourrait-elle résister devant le jugement de Dieu ? »

* * *

L'homme moderne enfin a élevé la voix, déclarant « l'Eglise irréparablement surannée » et sa doctrine « inadmissible pour l'homme moderne ». D'où un effort des prêtres, et surtout de beaucoup de professeurs d'université, pour supprimer les dogmes. « L'Evangile seul restera. Mais avec l'Evangile on ne veut pas dire le Nouveau-Testament ! On a étudié l'exégèse ! On peut résumer l'Evangile dans une seule phrase : *L'homme est bon, mais Dieu est encore meilleur.* » Et l'on vit effectivement les dogmes se vider peu à peu de leur contenu réel. Croyance à la divinité du Christ, à la Sainte-Trinité, à la présence réelle : tout s'est peu à peu effondré. Le baptême lui-même a été présenté « comme une jolie fête à laquelle on recevait son nom, mais naturellement on a renvoyé avec un sourire dédaigneux la pensée de la régénération par le baptême ».

En même temps la piété de se réduire au minimum. « Quant à la piété, elle était déjà presque morte ou réduite au minimum ; aussi n'avait-elle pas besoin d'une réforme. Les conférences pastorales avaient une empreinte profane et quelconque, et on ne se réunissait pas dans une prière commune pour l'Eglise de Dieu, mais pour entendre des conférences et pour discuter. On eût pu supposer que quand les prêtres étaient ensemble, ils se réunissaient pour prier. Mais il y avait beau temps que cela n'arrivait plus. Un type de prêtre a surgi. Ce prêtre était surtout rhéteur. *Sa tâche était de parler au peuple, d'apporter la doctrine réduite, qu'on appelait encore chrétienne.* Sur l'idée du prêtre est tombé un jour obscur. On ne devait plus dire : Voici un *präst*, mais on disait : Voici un *prästman*. Cette dernière épithète semblait désigner mieux un fonctionnaire, la première avait un son d'église désagréable. L'empreinte pastorale dans les habits, dans la manière de vivre et d'être s'effaçait presque complètement. »

* * *

Non moins intéressant que cette description est le bilan spirituel dont notre docteur en théologie la fait suivre. Bilan bien

maigre, hélas! et qui répond peu somme toute aux efforts gigantesques déployés au cours de ces dernières années. Il contraste tout à fait avec la fermentation religieuse dont le Mouvement d'Oxford, solidement basé, lui, sur l'Évangile vécu et la Tradition renouée, fut l'occasion, et qui dure encore.

Sans doute on a voulu, selon l'expression consacrée, « faire quelque chose », mais « la parole de Dieu et le Sacrement ne sont plus à la mode maintenant qu'il y a trente ans, plutôt moins ». La raison de tout cela? « *C'est que les hommes de l'Église ont bien écouté l'appel de la pénitence de la part des hommes, mais qu'ils ont presque complètement oublié d'écouter l'appel à la pénitence de la part de Dieu.* On s'est conformé avec un certain empressement aux exigences du temps et à celles des hommes, mais on a oublié celles de Dieu. Maintenant il faut écouter l'appel de pénitence de Dieu lui-même, si l'Église dans notre pays ne veut pas périr. Mais la pénitence devant Dieu ne signifie pas autre chose que de *retourner à la Parole et aux Sacrements par la vigilance et la prière.* Cela veut dire *se réunir autour des Sacrements en recueillement et en paix.* »

Que les prêtres ne se plaignent pas s'ils n'ont pas obtenu les résultats voulus. C'est qu'ils ont agi en dehors des rails. « On remarque une grande fatigue chez bien des prêtres d'aujourd'hui. *La pénitence devant les hommes demande beaucoup et ne donne pas de force.* Finalement la fatigue se fait sentir, la fatigue devant le spectacle des églises vides et des paroissiens indifférents, la fatigue dans les multiples et diverses exigences des réunions florissantes, la fatigue devant les nombreux devoirs mondains qui prennent du temps et des forces. Le prêtre dit : *J'ai tout essayé. J'ai espéré et j'ai été déçu. Peu de monde vient à l'église, un nombre plus petit encore à la communion, et mes réunions diminuent au lieu de grandir.* »

« Bien cher frère, par vos prières à Dieu, avez-vous forcé votre paroisse à entrer à l'église et à s'avancer à la table de communion? Avez-vous, par vos prières de tous les jours, imploré Dieu de les sauver et avez-vous pris vos paroissiens dans votre cœur plein d'amour, jusqu'à ce que vous-même ayez eu une place dans leurs cœurs? Avez-vous essayé de vous remplir vous-même avec l'amour de Dieu par la prière fervente de chaque jour à vous servir fréquemment de la Parole et du Sacrement, afin d'aimer votre pauvre troupeau dispersé au lieu de vous aigrir contre lui? *Avez-vous cherché Dieu, quand en vain vous cherchiez votre paroisse? Avez-vous pensé que Dieu vous a peut-être isolé pour que vous cherchiez sa société? Votre malheur vous a-t-il fait entrer plus profondément dans la piété?* »

Il n'est qu'un moyen, aux yeux de M. Rosendal, de ramener le prêtre à la vraie notion de sa vocation et d'assurer à son apostolat sa fécondité normale, c'est « *la relation pieuse avec Dieu lui-même dans sa Parole et son Sacrement* ». On a voulu « *travailler sans prière* ». D'où l'échec fatal. « La piété n'a pas pris une assez grande place chez nous. Combien d'entre nous, prêtres, consacrent une heure par jour à prier pour nous-mêmes, pour nos malades et pour nos pauvres, pour nos paroisses et pour notre Église? *Combien parmi nous lisent la Bible avec le même intérêt que leur journal?* La pénitence que Dieu demande à tous les chrétiens, mais avant tout à nous prêtres, c'est à tout prix de lire chaque jour la Bible et de faire un examen de conscience, de prier, de fréquenter le Sacrement délaissé, de prendre part au service chaque dimanche, et si possible plus souvent. Nous devrions, au sens spirituel, *vivre près de l'autel de notre église*, de là nous devrions tout regarder, et de ce centre de piété nous devrions travailler et agir. »

Pourquoi aussi ne pas commencer par la prière les séances du conseil de fabrique et les assemblées paroissiales? Pourquoi les prêtres ne se réuniraient-ils pas parfois pour célébrer les

anciennes petites heures de prière recommandées par Luther, et cela autour de l'autel? « Nous nous réunirions autour de l'autel, et nous sentirions combien ce lieu de prière, ce lieu sacramentel, ce lieu de la Parole, de l'Épître et de l'Évangile est le centre de la piété chrétienne. »

La vérité, c'est qu'« on a peur de la piété ». Hors d'elle cependant, point de salut. « Nous n'avons pas besoin davantage de bons orateurs, de chanteurs capables, d'orateurs, d'organiseurs habiles ou de parleurs itinérants couronnés de succès. *Nous avons besoin de prêtres sacerdotaux, de prêtres pieux, remplis intérieurement et extérieurement de leur mission, spirituels et spiritualisés et non mondains et mondanisés.* Nous avons besoin de prêtres qui, dans leur for intérieur, soient tellement *marqués de leur vocation et de leurs relations avec la Parole et le Sacrement*, qu'ils sentent le besoin aussi extérieurement, dans leurs vêtements et leur manière de vivre, de *montrer le prêtre.* Nous avons besoin de prêtres pour qui l'autel soit une préparation à la chaire, *qui ne soient pas des orateurs, mais des annonciateurs de la parole de Dieu, qui vivent dans et de la prière et du Sacrement de l'autel.* Nous avons besoin de prêtres qui attirent les hommes *non par leur intelligence, mais par la confiance qu'obtient le prêtre quand on sait de lui qu'il vit dans la Parole et le Sacrement, dans la vigilance et la prière.* »

* * *

Il serait bien téméraire celui qui prétendrait que nous n'avons rien à prendre à ces descriptions, rien à retirer de ces réflexions, sous prétexte qu'il n'y a point parité de situation. S'il n'y a point parité absolue, il y a en tout cas analogie frappante. A ce point qu'on pourrait croire parfois que c'est un catholique qui écrit. N'est-il pas vrai que trop souvent, chez nous aussi, la « fine bouteille » et même le « café », qui tout d'abord devaient simplement servir d'amorce aux réunions, en sont finalement devenus l'âme, et que beaucoup de jeunes gens ont laissé soigneusement au fond du verre ou de la tasse le christianisme qu'il s'agissait d'avalier?

N'est-il pas vrai que nous connaissons tous de ces jeunes prêtres, frais émoulus du séminaire, lancés à corps perdu dans les œuvres au point qu'ils n'ont plus une minute pour se reconnaître, tellement épuisés par les veillées qu'ils en sont réduits à dire leur messe tout engourdis et dans une demi-conscience, et à somnoler tout le long du jour sur leur bréviaire? N'en connaissons-nous pas d'autres de type dit « social » qui semblent à l'église comme des oiseaux en cage, pressés qu'ils sont de reprendre avec le monde bruyant je ne sais quel contact illusoire qu'une oraison prolongée devant le tabernacle eût autrement assuré? N'est-il pas vrai que nous avons trop, dans le travail de l'apostolat, la superstition des « masses »? N'est-il pas vrai que nous n'avons plus assez le culte de la Parole, avec majuscule, et de la vie qui peut nous venir par elle? N'est-il pas vrai que, pour la majeure partie d'entre nous, le journal a pris la place de la Bible? N'est-il pas vrai que l'on ne croit plus assez à la vertu de la prédication, comme si elle n'avait pas été la voie royale par laquelle le christianisme est toujours venu jusqu'aux âmes? « *Orationi et ministerio verbi instantes erimus.* » C'était là le programme des apôtres qui ont transformé le monde. Espérons-nous, en le modifiant, aboutir à de meilleurs résultats? Quelle imprudence!

Ayons le courage de l'avouer : entre l'état de choses décrit par M. Rosendal et celui qu'il nous est donné à nous-même de toucher du doigt, il n'y a que trop de points communs.

Mais je m'en voudrais d'alanguir tant soit peu, en les étendant de commentaires, des remarques par elles-mêmes si vigoureuses et des conclusions si sages. A chacun de faire l'examen de conscience qui convient et les rapprochements que suggèrent les

citations ci-dessus. Ils s'imposent d'ailleurs et sautent pour ainsi dire aux yeux rien qu'à la simple lecture.

« Ce que l'Eglise a besoin de regagner en ce moment, conclut M. Rosendal, c'est la certitude d'être une Eglise sainte, l'Eglise de Dieu. Il faut qu'elle comprenne clairement qu'elle n'est pas une institution d'hommes, mais un corps fondé par le Saint-Esprit et chargée de la Parole et du Sacrement, la seule chose qu'elle possède pour secourir. » Plus favorisés, nous sommes, grâce à Dieu, nous catholiques, fils de l'Eglise sainte entre toutes. Elle ne saurait permettre que le zèle de ses apôtres se ternisse d'humain et que ceux qui exercent l'Action catholique *se rabaissent*, au lieu de s'abaisser, simplement, au niveau de ceux qu'ils se proposent de purifier et d'élever. « Ne différant pas de la mission confiée à l'Eglise et à son apostolat hiérarchique, proclame le Pape, cette Action catholique *n'est pas d'ordre temporel, mais spirituel, ni d'ordre terrestre, mais divin, ni d'ordre politique, mais religieux.* »

L'Eglise veut que l'apôtre, prêtre ou laïc, ne descende de la colline des béatitudes que pour aider les autres à y monter et leur donner la nostalgie de ces hauteurs divines où passe le souffle béni de la grâce. Elle ne veut pas qu'il s'attarde dans la plaine. Elle souhaite qu'il se « fasse tout à tous » sans doute, mais à la seule fin de les « gagner tous à Jésus-Christ ». « *Vir obediens loquetur victoriam.* L'apôtre docile à ces sages disciplines remportera sûrement des victoires. » Le bras de Dieu n'est pas raccourci. « *Si Deus pro nobis, quid contra nos?* » Croisons-en l'apôtre des nations, et évitons les contrefaçons.

D^r DENYS GORCE,
Docteur ès lettres.

La Semaine

(Suite de la page 4)

autres n'ont en général laissé ni trace ni souvenir. Quel bien durable est-il sorti des deux cabinets Millerand, du cabinet Lévygues, des septième, huitième, neuvième, dixième et onzième cabinets Briand, du cabinet François-Marsal, des premier, deuxième et troisième cabinet Herriot, des deux cabinets Painlevé — j'en passe, et non des pires? Incapacité des hommes? Quelquefois; pas toujours. Corruption des institutions? Cet ouvrage a pour objet de l'établir.

Je commencerai donc — et ce sera l'objet de ce premier volume — par l'étude des principes. Tant d'autres les ont critiqués dans leur valeur idéologique que, pour les étudier à mon tour, j'essaierai plutôt de les saisir dans leur application historique. Ils sont ce qu'ils sont. Mais quelle est leur relation avec les faits? Si je m'attache à celui qui les résume tous, le principe de la souveraineté du peuple et de la volonté générale, assis sur la liberté et sur l'égalité, c'est cette relation que je m'efforcerai d'atteindre. Le principe mène-t-il réellement notre vie publique? Ou ne la mène-t-il point? Le peuple est-il vraiment souverain? Je n'ai pas besoin de souligner que la réponse à cette première question dominera la suite de l'analyse.

Si, comme je le pense, le peuple n'est qu'un souverain verbal, où donc réside la souveraineté réelle dont il est dépouillé? Aux mains de ses délégués : cela va de soi. Mais duquel? Car il en a deux, qui parlent en son nom : l'exécutif et le législatif.

Qu'est-ce que l'exécutif? Qu'est-ce que le législatif? Comment vivent-ils, ayant même origine et fonction différente? S'équilibrent-ils? Ou bien s'annulent-ils? Le problème de leurs rapports est celui du fonctionnement des institutions électives.

La souveraineté, disait Joseph de Maistre, est comme le Nil : elle cache sa tête. Historiquement, oui; mais pas politiquement. Dans ce régime contemporain, que j'ai distingué du régime moderne, la souveraineté ne se cache pas : elle s'étale. Elle

appartient au pouvoir législatif, qui, après s'être associé à l'exécutif pour en dessaisir le peuple, en a, par une seconde usurpation, dépossédé l'exécutif. Cette double usurpation est, au surplus, payée par le législatif d'une étroite servitude, que lui infligent les forces occultes du régime.

De ce régime ainsi décrit dans ses principes, ses moyens et son mécanisme, quel est le rendement matériel? Un régime, un Etat, c'est l'organe, spontané ou contractuel, qui a pour objet d'assurer la satisfaction des intérêts généraux de la communauté. Quels sont ces intérêts? Il y en a quatre, qui dominent les autres. Le maintien de l'ordre public; l'équilibre des finances; le bien-être économique et l'harmonie sociale; la sécurité collective et les relations avec l'étranger.

Il va de soi que ce rendement collectif est conditionné et commandé par la structure même de l'édifice. Avec une souveraineté deux fois déplacée, qui est passée du peuple aux deux pouvoirs et des deux pouvoirs à l'un seulement des deux; avec la domination d'une assemblée professionnalisée, dont les mobiles sont des intérêts électoraux, c'est-à-dire des intérêts particuliers, il va de soi que les intérêts véritablement généraux de la communauté seront en butte aux assauts des intérêts particuliers, que l'on peut indéfiniment totaliser sans jamais créer, ni reconstituer un intérêt général. D'où, pour cet intérêt général, sous quelque forme qu'il se présente, un danger de tous les instants.

Ce danger, qui est d'ordre matériel, n'est pas le seul. Il y en a un autre, qui est d'ordre moral. Le rendement matériel ne suffit pas pour juger un régime. Le rendement moral est, plus encore à retenir. Car le moral domine la matière. Point de régime qui n'ait une doctrine morale traduite par tous ses actes et, de façon plus spéciale, par ceux de ses actes, qui tendent à former, à son profit, les générations nouvelles. On sait, d'ailleurs, la place qu'ont tenue, dans notre histoire, les batailles scolaires, toujours liées, d'une unité profonde, aux batailles religieuses.

Nous serons ici, au cœur du sujet, dans sa partie la plus nuancée, la plus subtile, la plus difficile. Qu'il y ait, en 1936, une doctrine du régime, comme il y en avait une en 1793, point de doute. Cette doctrine, qui date de loin, s'est adaptée à des nécessités changeantes. Mais elle demeure. On la retrouve, depuis plus d'un demi-siècle, à la base des grands événements de la vie nationale. Qu'est-ce que cette doctrine? D'où vient-elle? Qu'en résulte-t-il? Lorsque, à ces questions, nous aurons répondu, nous ne serons pas loin de tenir la clef du jugement général et total.

* * *

Que l'on excuse ces longues citations. Mais les conclusions auxquelles arrivera M. Tardieu — et une restauration monarchique sous une forme ou sous une autre, paraît bien devoir être l'aboutissement logique de ses réflexions — si elles sont vitales pour la France, sont de première importance pour nous aussi! Après les révolutions antidémocratiques en Italie et en Allemagne, après ces étapes-là sur la voie d'un revirement européen qui tourne le dos à tout ce que le siècle précédent avait considéré comme définitivement acquis : Progrès, Evolution fatale, Démocratie, Liberté, Egalité... — la « qualité » du redressement français sera décisive pour l'avenir de l'Europe. Et il faut souhaiter ardemment que cette réaction en marche fasse surgir le plus vite possible la France nouvelle dont cette Europe a le plus pressant besoin, sans quoi la Prusse pourrait être tentée, aidée par l'incompréhension d'une Angleterre anti-latine et anti-catholique dans l'âme, d'abuser de sa force, d'une force complètement reconstituée et lui donnant une supériorité telle que...

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits